



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

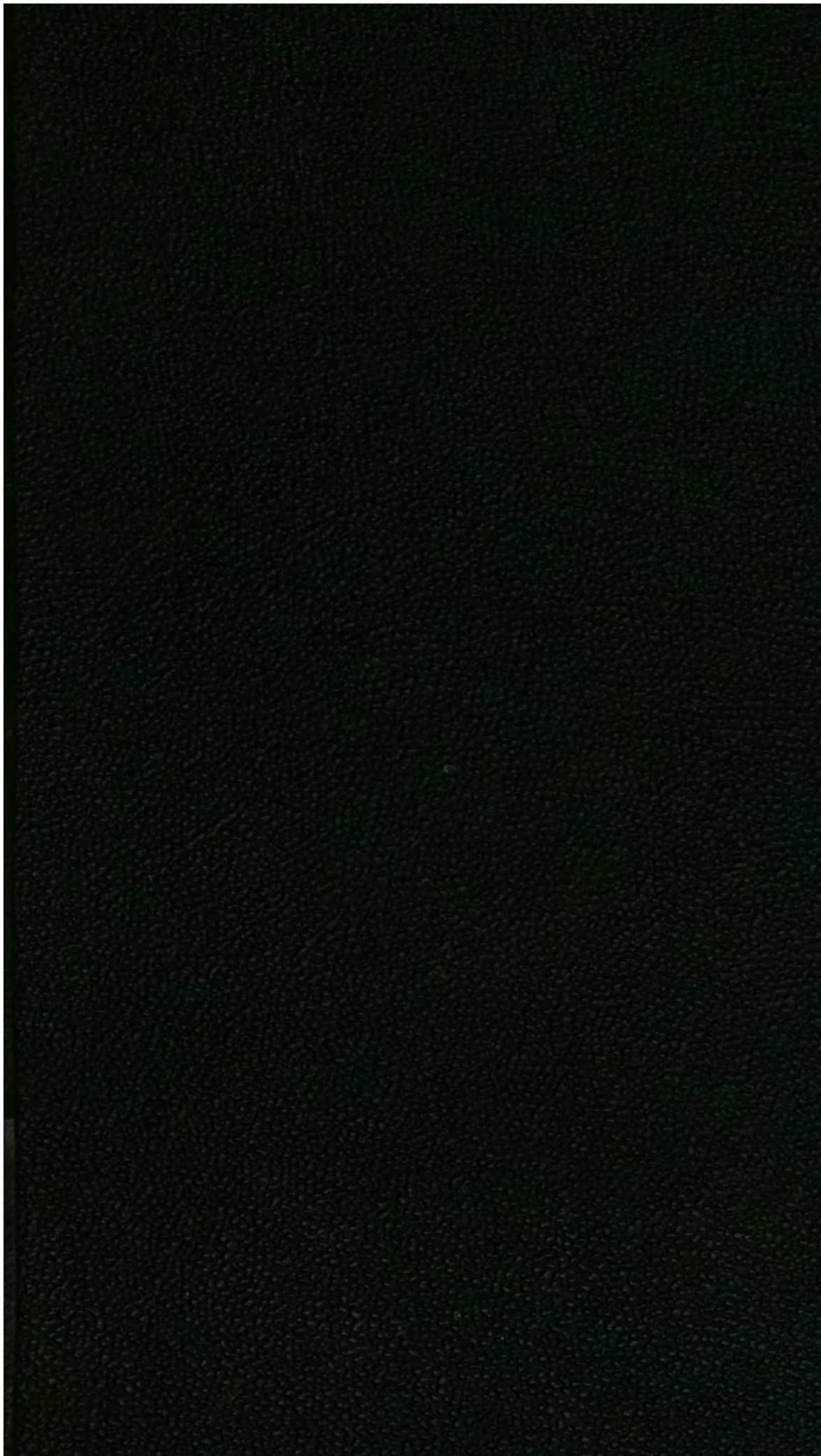
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

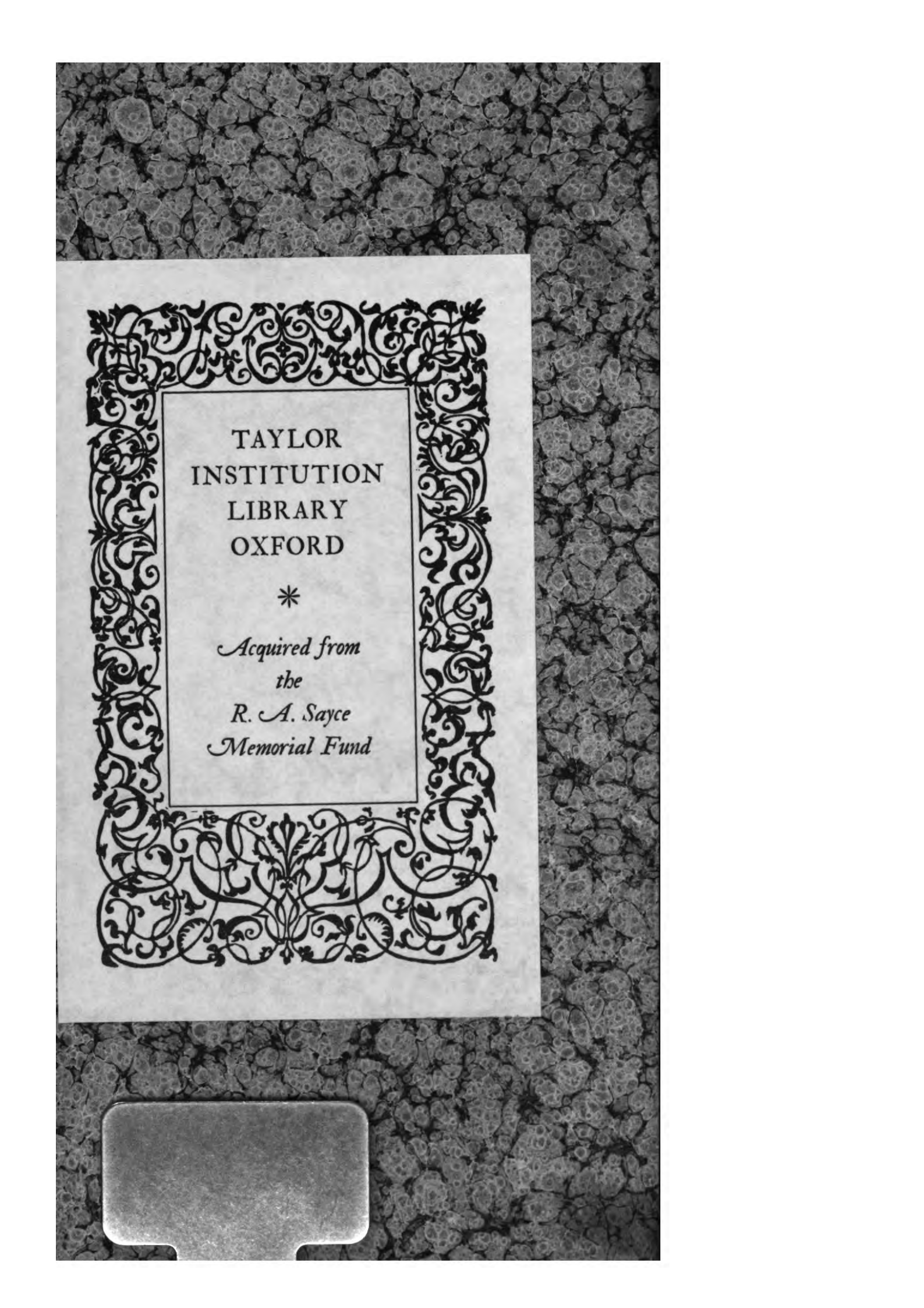
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

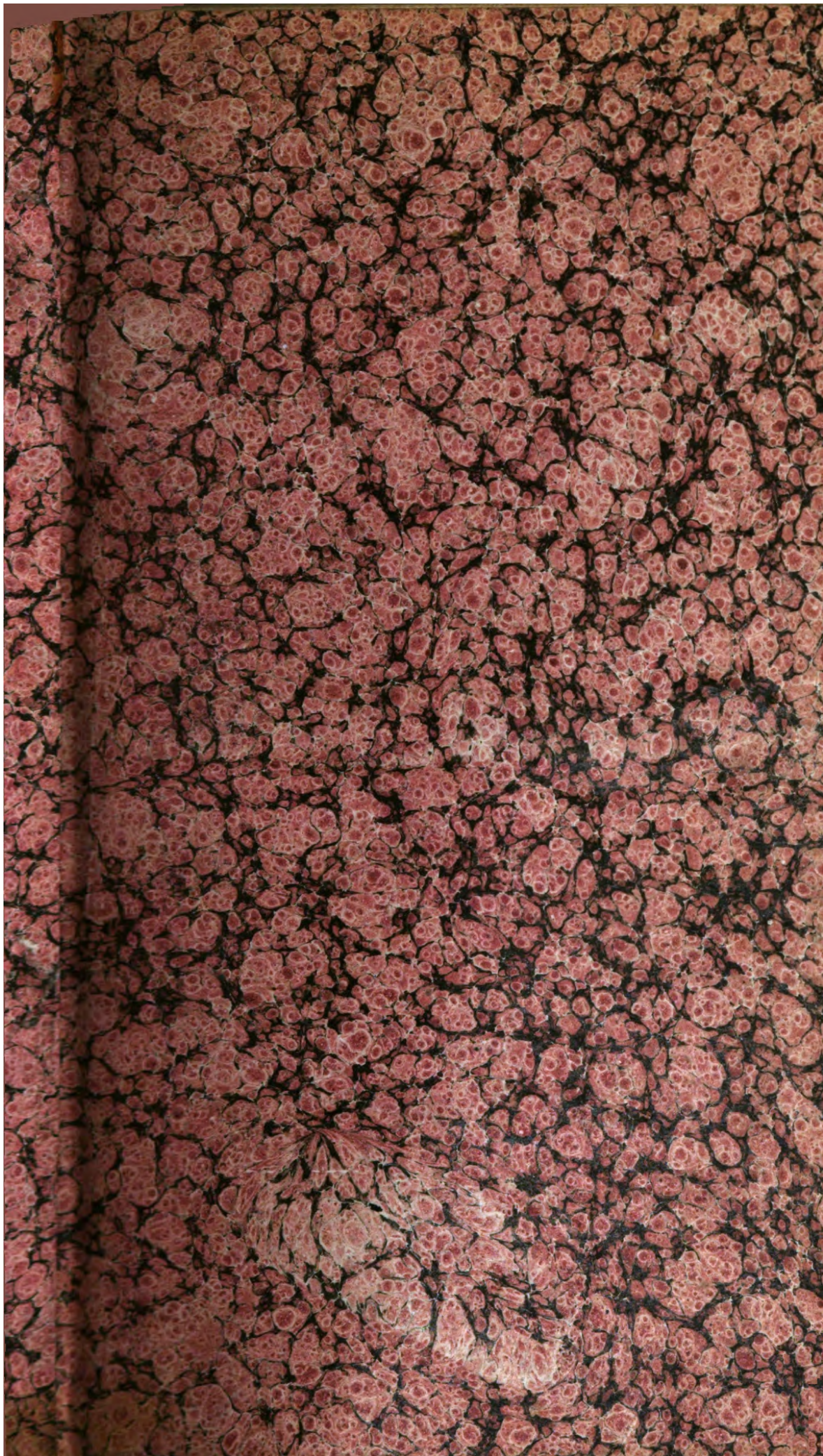




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD



*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.

1827.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

- 3 JAN 1986

OF OXFORD

LIBRARY

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE

DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE IV.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

Sommaire. Amyot a rendu au public un grand service en traduisant Plutarque. Dans ce livre, on peut puiser un très-grand nombre de faits instructifs. C'est là que l'on voit, par exemple, que plusieurs personnages ont nui à leurs intérêts, ou à ceux de l'état, pour avoir remis à d'autres temps les affaires. Plusieurs même ont perdu la vie, pour n'avoir pas ouvert, sans délai, les lettres qu'ils recevoient. — On est surtout inexcusable, si l'on est homme public, de

IV. I

différer les affaires pour n'être pas troublé dans son sommeil ou dans ses plaisirs.

Exemples : Amyot ; Rusticus ; M. de Boutières ; Jules César ; Archias , tyran de Thèbes.

IE donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous aultres, ou pour la constance d'un si long travail, ou pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec ; mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu partout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais, surtout, ie lui sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne

nous eust relevé du borbier : sa mercy ¹, nous osons à cett' heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d'eschole ; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie lui resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

J'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque ² dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust fait : en quoy, dict-il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques

¹ C'est-à-dire, *merci*, *grâce à lui*. — E. J.

² *Traité de la Curiosité*, e. 14. — C.

tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foyz doute qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que, trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees. Ie n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foyz conscience si mes yeulx desrobent, par mesgarde, quelque cognoissance

des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy. Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres ¹ cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque ² m'a apprins que Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le iour qu'il y feut tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi le conte d'Archias ³, tyran de Thebes, que, le soir avant l'execution et l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit ; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis

¹ Voy. Mém. de G. DU BELLAY, l. 9, fol. 451.—C.

² Dans la *Vie de J. César*, c. 17.—C.

³ Dans son traité *De l'esprit familier de Socrate*, c. 27.—C.

passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau ; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloient la plus honorable à table, pour estre plus à delivre ¹, et plus accessible à ceulx qui surviendroient, pour entretenir celui qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

¹ *Plus dégagée de tout embarras. — C.*

CHAPITRE V.

DE LA CONSCIENCE.

Sommaire. On veut en vain se cacher : l'ame se dévoile toujours par quelque côté. La peine ne suit pas seulement, elle accompagne la faute.— La conscience est ou notre consolateur, ou notre bourreau. — Injustice et danger de l'emploi de la torture, pour obtenir l'aveu des accusés.

Exemples : Un gentilhomme d'un parti contraire à celui de Montaigne ; Bessus ; Apollodore, tyran de Potidée ; Scipion ; Philotas ; Bajazet I^{er}.

VOYAGEANT un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre ; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'auleune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix,

mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y éviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne fusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte ie perdîs et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soigneusement, et feut esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum ¹.

Ce conte est en la bouche des enfans : Bessus ², pœonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moineaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faul-
 sement du meurtre de son pere. Ce parricide, jusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies, vengeresses de la conscience, le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché ³; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. » Quiconque attend la peine ⁴, il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend. La mes-

¹ Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. JUVEN. sat. 13, v. 195.

² PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 8. — C.

³ PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9. — C.

⁴ SÉNÈQUE, epist. 105, à la fin. — C.

10 ESSAIS DE MONTAIGNE,
chanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum ¹ :

comme la mouche guespe picque et offense
aultruy, mais plus soy mesme, car elle y perd
son aiguillon et sa force pour iamais,

Vasque in vulnere ponunt ².

Les cantharides ont en elles quelque partie
qui sert contre leur poison de contrepoison,
par une contrariété de nature : aussi à
mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'en-
gendre un desplaisir contraire en la cons-
cience, qui nous tormente de plusieurs
imaginations penibles, veillants et dormants :

Quippè ubi se multi per somnia sæpè loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe feruntur,
Et celata diù in medium peccata dedisse ¹.

¹ Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud*
A. GELLIUM, l. 4, c. 5.

² Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite.
VIRG. *Georg.* l. 4, v. 238.

¹ Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes

Apollodorus² songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « Je te suis cause de tous ces maux. » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent assurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes :

Prima est hæc ultio, quòd se
Iudice nemo nocens absolvitur³.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'assurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes qu'ils avoient jusqu'alors cachés. LUCRET. l. 5, v. 1157.

² Voy. PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine, etc.*, e. 9; et POLYEN, l. 4, c. 6, § 18. — C.

³ Le premier châtement du coupable, c'est qu'il ne sauroit s'absoudre à son propre tribunal. JUV. sat. 13, v. 2.

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo ¹ :

il y en a mille exemples; il suffira d'en alléguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien ², leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste ³ de celuy, par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde ! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens ⁴, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les

¹ Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. OVID. *Fast.* l. 1, § 5.

² PLUTARQUE, *Comment on se peut louer soi-même*, c. 5. — C.

³ *De condamner à une peine capitale celui, etc.*

⁴ VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 7, § 1. — C.

Carthaginois en pareil iour que cettuy cy : » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblée et son accusateur mesme à sa suite. Et Petilius, ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion ², estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons ³, qu'il avoit dessous sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme ; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Je ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle assurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live ⁴, pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de defendre son innocence.

² TITE-LIVE, l. 38, c. 54 et 55.— C.

³ *Livres de comptes.*— E. J.

⁴ TITE-LIVE, l. 38, c. 54 et 55.— C.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon ¹ que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la consciencé: car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture: Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier: que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr de si grievves douleurs?

¹ *Une si belle récompense que celle, etc.—E. J.*

Etiam innocentes cogit mentiri dolor ¹ :

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné ², pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels ie loge Philotas ³, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fait, et le progres de gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis. Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre ⁴ un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il

¹ La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Ex Mimis Publîi Syri.*

² Mis à la gêne, à la question. — E. J.

³ QUINTE-CURCE, l. 6, c. 7. — C.

⁴ Rompre. C'est ainsi que, plus haut, on trouve destrancher pour trancher. — E. J.

mais de vostre ignorance? Estes vous pas iniuste, quī, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Je ne sçais d'où ie tiens ce conte ¹, mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice ². Une femme de village accusoit devant un général d'armée ³, grand iusticier, un soldat pour avoir

¹ Il est dans FROISSART, v. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avoit lu, quoiqu'il ne s'en souvint plus quand il composa ce chapitre.—C.

² C'est-à-dire, *il représente exactement la justice de notre procédé sur cet article-là.* — C.

³ Bajazet I^{er}, que Froissard nomme l'*Amorabaquin*. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais, t. V, p. 217, que Bajazet fut ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'*Amurat*; ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer, comme je faisois avant que d'avoir jeté les yeux sur cette page du Rabelais imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. — C.

arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general ¹, apres avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

DE L'EXERCITATION.

Sommaire. Pour former notre ame à la vertu, ce n'est point assez du raisonnement, il faut l'*expérience*. Mais si l'on peut, par l'expérience, fortifier son ame contre les douleurs, l'indigence, etc., rien de moins possible contre la

¹ Tout ceci est raconté au long, et bien attesté, dans l'*Histoire de Messire Jehan Froissart*, vol. IV, c. 87. — C.

mort, qu'on ne souffre qu'une fois. Il s'est trouvé des hommes, il est vrai, qui ont voulu, lorsqu'elle approchoit d'eux, l'examiner de près, qui la savouroient, pour ainsi dire; mais le résultat de leurs observations a été nécessairement perdu pour les autres hommes. Il y a pourtant des moyens de s'appivoiser avec elle, et presque de l'essayer. C'est une image de la mort que le sommeil; les défaillances complètes, les évanouissements lui ressemblent encore plus. — Histoire d'un accident arrivé à Montaigne, qui lui causa un évanouissement de quelques heures; ce qu'il éprouva pendant cette crise, et lorsqu'il eut repris ses sens. Ce fut pour lui une preuve de l'opinion qu'il s'étoit faite depuis long-temps, que les maux ne sont pas tels que notre imagination nous les fait supposer; que les malades à l'agonie, ceux qui ont été dangereusement blessés, les épileptiques, etc., n'éprouvent pas des douleurs très-violentes, et n'ont pas, comme nous le croyons, une véritable horreur de la mort; que leurs gémissements, leurs convulsions qui attristent ou effraient les spectateurs, sont les effets d'une désorganisation physique auxquels leur ame ne participe point; qu'il en est de même des réponses qu'ils font, des discours qu'ils prononcent : leur jugement n'y est pour rien; leur état

est celui d'un homme qui ne seroit ni tout-à-fait éveillé, ni complètement endormi. Si Montaigne s'est si long-temps arrêté sur l'accident qu'il éprouva, c'est que son but est de s'étudier dans toutes les circonstances de la vie, afin d'offrir aux autres d'utiles documents. Peu d'auteurs ont parlé d'eux-mêmes avec la même sincérité; on n'en trouve que deux ou trois exemples parmi les anciens. C'est à tort que l'on accuse de vanité ceux qui se confessent ainsi publiquement, qui montrent à découvert leurs actions et leurs pensées. L'objet de la sagesse n'est-il pas de *se bien connoître* ?

Exemples : Canius Julius; Montaigne; Archiloque; Alcée; Lucilius; Socrates.

IL est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, outre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : autrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doute empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont

pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame. Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut ayder. On se peut, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort

mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage : toutesfois ils ne sont pas revenus nous en diré des nouvelles;

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta ¹.

Canius Iulius ², noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula, oultre plusieurs merueilleuses preuves qu'il donna de sa résolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Eh bien, *Canius* ! en quelle demarche est à cette heure vostre ame ? que faict elle ? en quels pensements estes vous ? » « Je pensois, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray

¹ On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. LUCRET. l. 3, v. 942.

² Voyez SÉNÈQUE, de *Tranquillitate animi*, c. 14.
—C.

appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis.» Cettuy ci philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Ius hoc animi morientis habebat ¹.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les

¹ Tant il exerçoit d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort. LUCAN. l. 8, v. 636.

advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'adventure, pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre ; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceux qui sont tumbés par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentiments, ceux là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aucun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court et si preci-

pit  en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles là peuvent tumber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que i'espreuve tous les jours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campagne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et i'ay trouvé que, lors de ma

santé, ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. L'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprests que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soutenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiesmes, il ne me souvient pas bien de cela, m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau¹ de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besöing de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à

¹ *Le milieu ou le centre.* — E. J.

un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demourant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que j'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent en leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ tne demy

lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus ¹, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que la vie :

Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s'assicura attonita la mente ².

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et

¹ *Peu à peu.* — E. J.

² Car l'âme, encore incertaine de son retour, ne pouvoit revenir de son abattement. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. 12, stanz. 74.

son idee si prez du naturel, me concilie
 aucunement à elle. Quand ie commenceay à
 reveoir, ce feut d'une veue si trouble, si
 foible et si morte, que ie ne discernois en-
 cores rien que la lumiere,

Come quel ch' or apre, or chiude
 Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l'esser desto¹.

Quant aux fonctions de l'ame, elles nais-
 soient avecques mesme progres que celles du
 corps. Je me veis tout sanglant, car mon
 pourpoint estoit taché partout du sang que
 j'avois rendu. La premiere pensee qui me
 veint, ce feut que j'avois une arquebusade en
 la teste : de vray, en mesme temps, il s'en
 tiroit plusieurs autour de nous. Il me sem-
 bloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout
 des levres; ie fermois les yeulx pour ayder,
 ce me sembloit, à la poulsier hors, et prenois
 plaisir à m'alanguir et à me laisser aller.

¹ Comme un homme qui, moitié endormi et moi-
 tié éveillé, tantôt ouvre les yeux, et tantôt les
 ferme. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. 8,
 stanz. 26.

C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de des- plaisir, ains meslee à cette douceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil. Je crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soient agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

*Vi morbi sæpè coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremit artus;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat',*

! Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit,

ou blecez en la teste, que nous oyons grommeller et rendre par fois des soupirs tranchants, quoyque nous en tirons aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps; j'ay tousiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps enseveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse sua¹;

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aucune force au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition; et que,

tombe tout-à-coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. LUCRET. l. 3, v. 486.

¹ Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.

OVID. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 12.

par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre. Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vive et affligée, sans moyen de se déclarer; comme ie dirois de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx séante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave; et comme ces miserables prisonniers qui tombent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante;

Hunc ego Diti

Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo¹:

¹ J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu; j'en-

et les voix et responses courtes et descouvertes qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement¹ à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se fait autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suite des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens. Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foys nul doute que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouï, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estois desarmé), et si

lève cette âme dévouée aux dieux des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. VIRG. *Énéid.* l. 4, v. 702.

¹ *Rapport, convenance.* — E. J.

sçais que ie ne sentoïſ en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant ¹ ;

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se presentent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours ² :

Falciferos memorant currus abscindere membra, ...
Ut tremere in terrâ videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum; cum mens tamen atque hominis
vis,

Mobilitate mali, non quit sentire dolorem ³ :

¹ Les doigts mourans s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. *Éneid.* l. 10, v. 396.

² Auxquelles notre raison n'a point de part.—E. J.

³ On dit qu'an fort de la mêlée, les chars, armés de faux, coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'ame. *LUCRET.* l. 3, v. 642.

i'avois mon estomach pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous. Comme i'approchay de chez moi, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les eris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'avisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il

semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue¹, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage²; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Je vois ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie douleur à ce repos; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient

¹ *En l'air.* — E. J.

² *Par usage, par habitude.* — E. J.

prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en receus aucun, tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir : ie me laissois couler si doucement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre, et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei¹,

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en pensay remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve;

¹ Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. OVID. *Trist.* l. 1, eleg. 3, v. 14.

et me sens encores de la secousse de cette froissure. Je ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident ; et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me représenter l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce persèment avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un éclair qui me frappoit l'âme de secousse, et que ie revenois de l'autre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'appriivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que

de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline ¹, chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon-estude; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doit on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie foys le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne, car c'est en folie ² qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens ³ qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde

¹ L. 22, c. 24, sect. 51. — C.

² D'une espèce de folie qui meurt en moi, etc.—C.

³ Comme *Archiloque* et *Alcée*, parmi les Grecs, et *Lucilius* parmi les Romains. — C.

que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations ; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain la coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foys part de ce que i'ay appris en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progres que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner¹, encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place² : or, ie me pare sans cesse, car ie me descriis sans cesse. La coustume a faict le

¹ *Fraser ses cheveux, parer sa tête.*

² *Pour aller en ville, se montrer sur la place.*

parler de soy vicieux, et le prohibe obstinément, en hayne de la venterie qui semble tousiours estre attachee aux propres témoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culpæ fuga ¹;

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feüst necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peut abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saints,

¹ Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
HOR. *de Arte poet.* v. 31. (Traduct. de Boileau.)

que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident; ne foys ie moy, quoyque ie sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir¹. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins² à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre: qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon

¹ *D'en parler sans réserve, et, comme on dit, à bride abattue.* — C.

² *Les protestants.* — C.

soy, mais selon son voisin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire¹, de publier soy mesme ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'adventure, entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et par effects, non pas nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations; subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere, à toute peine le puis ie coucher en ce corps aéré de la voix: des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparens effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy: ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement: eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estale entier: c'est un skeletos.² où, d'une veue, les veines,

¹ *Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités, etc. — Gloire signifie ici vanité, présomption: c'est dans ce sens que Philippe de Commines a souvent employé ce mot. — C.*

² *Un squelette. — E. J.*

les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege; l'effect de la toux en a produict une partie; l'effect de la pasleur ou battement de cœur un'aultre, et douteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris; c'est moy, c'est mon essence. Je tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement consciencieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me semblois bon et sage, tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote¹: nulle vertu ne s'ayde de la faulseté; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas toujours presumption, c'est encores souvent sottise: se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy

¹ *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 7. — C.

ordonnent, qui, en deffendant de parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part. De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espagne; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive¹ les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira ce-

¹ *Qu'il se rappelle à la mémoire. — E. J.*

luy qui mettra quant et quant en compte tant d'imparfaites et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité ¹ de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes ² au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII.

DES RECOMPENSES D'HONNEUR.

Sommaire. L'institution des récompenses honorifiques a des avantages. Au nombre de ces récompenses sont les couronnes de chêne et de laurier, les places réservées dans les lieux publics, certains titres et décorations, etc.—Elles ne sont point onéreuses au public.—Dès qu'on

¹ *Le néant.*

² *Sincèrement, sérieusement.*—C.

les prodigue, elles perdent tout leur prix. Il vaut mieux qu'un homme qui les mérite en soit privé, que de les trop multiplier, ou de les accorder pour des actions qui n'ont point été profitables à la société. C'est une monnoie qui n'acquiert de prix que par sa rareté. On ne doit aucune récompense honorifique aux vertus communes. — Il est difficile d'appeler la considération sur un ordre nouveau de chevalerie. — Parmi les vertus dignes des récompenses honorifiques, la vaillance est au premier rang; et, quoiqu'elle soit commune en France, elle y jouit toujours de l'estime publique.

Exemples : Auguste; l'ordre de St.-Michel; l'ordre du St.-Esprit.

CEULX qui escrivent¹ la vie d'Auguste Cæsar remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a

¹ SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, c. 25.

esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establiſſir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte ¹, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publiques, la prerogative d'aucuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores. Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coutume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aucunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui

¹ *Meurte*, myrthus. — C'est un arbrisseau que nous nommons à présent *myrte*. — C.

a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre saint Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aucune aultre commodité : cela faisoit qu'aultresfois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur : la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occa-

sions ; par des richesses , on satisfait le service d'un valet , la diligence d'un courrier , le dancier , le voltiger , le parler , et les plus vils offices qu'on receoive ; voire et le vice s'en paye , la flaterie , le maquerelage , la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune , que celle qui luy est propre et particuliere , toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et plus espargnant de cette cy , que de l'autre ; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté ; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest ¹ ?

On ne remarque pas , pour la recommandation d'un homme , qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants , d'autant que c'est une action commune , quelque iuste qu'elle soit ;

¹ A qui nul ne paroît méchant ,

Nul ne sauroit paroître juste.

MARTIAL , l. 12 , epigr. 82.

non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne sçais avecques ¹, si nous l'appellerions iamais grande estant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation, que cette là que peu de gents en iouissent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre ², il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation: et peult ayseement advenir que plus le meritent; car il n'est aucune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nos-

¹ *Et ne sais en outre, en même temps.* — E. J.

² *De Saint-Michel.*

tre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et assurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la pluspart et les plus grandes parties d'un homme militaire, *neque enim*

*ecædem, militares et imperatoriæ, artes sunt*¹, qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins meritè cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulièrement deue. Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soudain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licen-

¹ Car les talens du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. TRT. LIV. l. 25, c. 19. — C.

ieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la dernière ¹ encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extrêmement tendues et contraintes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglée : outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit recevoir quelque discours ² sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux autres; mais Plutarque estant souvent retombé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre considéré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré

¹ L'ordre du Saint-Esprit, de l'établissement duquel il parle.— Ce fut Henri III qui institua cet ordre en 1578.

² Ce seroit le lieu de faire quelques raisonnemens.

des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur* : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine ; car la generale appellation de *vertu*¹ prend chez eulx etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essentielle de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, c'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de language ; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi

¹ *Virtus* signifie en effet *force*, *vertu*, *valeur*. —

que nostre passion, et cette fiebvreuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir¹ tous les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

¹ *Nous mettions à indifférence, à négligence.* —
E. J.

CHAPITRE VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS.

A Madame d'Estissac.

Sommaire. Causes de l'affection des pères pour leurs enfants. Celle des enfants pour leurs pères n'est pas si vive ; c'est que le sentiment de la reconnaissance est froid et peu expansif. — Il ne faut pas se laisser trop dominer par les penchants que l'on nomme *naturels*. On ne doit de l'amitié qu'aux enfants qui s'en montrent dignes. — Mais une faute des pères, c'est d'être souvent plus généreux envers leurs enfants lorsqu'ils sont très-jeunes, que lorsqu'un âge plus avancé a augmenté leurs besoins. Il semble qu'on les craigne alors comme des êtres qui veulent nous pousser hors de la vie. Il faudroit, au contraire, partager de bonne heure ses biens avec eux : en effet, le besoin les force souvent de commettre des actions viles, des vols, par exemple ; et ils s'y s'accoutument. — Un père doit chercher à maintenir son autorité plutôt par la

justice et l'exemple de ses vertus , que par des refus et des sévérités. La rigueur dans l'éducation forme des ames serviles.—Il ne faut pas se marier trop jeune ; l'âge favorable au mariage est trente-cinq ans. Ceci ne regarde point les classes inférieures de la société : il est de l'intérêt de tout homme qui vit du travail de ses mains d'avoir beaucoup d'enfants. — Un père ne doit point se dépouiller trop jeune en faveur de ses enfants ; mais , vieux , il ne doit garder que le nécessaire , en se réservant toutefois la faculté de les surveiller , de vivre avec eux , ou même de reprendre ses biens , s'il a des motifs de plainte. — Mais les hommes tardent toujours trop à s'éloigner des affaires de la vie : ils ne s'aperçoivent pas des ravages qu'a faits le temps sur leur esprit comme sur leur corps. — On se trompe quand on croit se rendre plus respectable à ses enfants par la morgue et la hauteur. Il vaut mieux se faire aimer que de se faire craindre. Quand les vieillards sont grondeurs , chagrins , avarés , toute leur maison les trompe , les femmes , les enfants , les domestiques. Dans la vieillesse , au reste , c'est un ami qu'il faut : l'amitié est préférable à toutes les liaisons de famille. — Un père regrette souvent de s'être montré trop grave et peu bienveillant envers ses fils. — Il y a des pères assez déraisonnables

pour laisser à leurs femmes des biens dont leurs enfants devroient jouir. — Rien de moins prudent que d'épouser une femme qui apporte une riche dot : c'est la cause de la ruine de bien des familles. Mais que l'on ne croie pas, non plus, qu'en la prenant peu riche, elle sera plus traitable : aucune considération ne change le caractère d'une femme. — Un mari ne doit laisser à sa veuve que ce qu'il lui faut. On ne doit la rendre maîtresse de disposer de la fortune de ses enfants, que pendant leur plus bas âge. — Pour la distribution des biens qu'on laisse en mourant, le mieux est de s'en rapporter aux lois admises dans le pays. Les testaments sont presque toujours injustes. Les substitutions n'ont d'autre objet que de donner à des noms une ridicule éternité. Combien aussi ne se trompe-t-on pas en déshéritant des enfants dont les qualités extérieures ne donnent aucune espérance pour l'avenir? Montaigne se cite comme ayant été lourd et hébété. — Revenons aux femmes. Il ne faut pas leur donner le droit de partager leurs biens entre leurs enfants. La mobilité et la foiblesse de leur jugement ne leur permettent pas de faire de bons choix : elles affectionnent le plus souvent ceux qui le méritent le moins. On compte en vain sur ce qu'on appelle la *tendresse maternelle*. En ont-elles,

celles qui confient à des étrangères, et souvent aux mamelles des animaux, les enfants qu'elles devroient allaiter! — Les hommes chérissent les productions de leur esprit bien plus que leurs propres enfants; et, en effet, c'est bien plus exclusivement leur ouvrage.

Exemples : Un gentilhomme adonné au vol; la fille de Montaigne; Thalès; les anciens Gaulois; un roi de Tunis; des lutteurs; l'empereur Charles V; un doyen de Saint-Hilaire de Poitiers; Caton; le maréchal de Mont-Luc; Montaigne, dans son enfance; l'évêque Héliodore; Labiénus; Cassius Severus; Cremutius Cordus; Lucain; Épicure; Saint-Augustin; Épaminondas; Alexandre et César; Phidias; Pygmalion.

MADAME, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotté entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie

m'estois iecté, qui m'a mis premièrement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me treuvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy, pour argument et pour obiect. C'est le seul livre au monde de son espece, et d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette œuvre digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublé un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers reings. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et

fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduite de leurs affaires, qui vous ont agitee par tous les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que la vostre. Je loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, assurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main, lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vivvement tesmoigné par les bons effects de

quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vraiment naturelle, c'est à dire quelque instinct, qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuict, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique¹, que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en est

¹ ARIST. *Eth. ad Nicom.* l. 9, c. 7. — C.

aimé; et celuy à qui il est deu aime mieulx, que celuy qui doibt; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment: d'autant que nous avons cher, Estre ¹; et Estre consiste en mouvement et action; parquoy chascun est aulcunement ² en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un'action belle et honneste, qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste: l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectionnés aux loix communes,

¹ *D'autant que nous regardons l'être, l'existence, comme une chose précieuse. — C.*

² *En quelque sorte.*

ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay, de ma part, le goust estrangement mousse¹ à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement, comme, sur ce subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encores nays, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en iuger de

¹ *Émoussé.* — E. J.

mesme, s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au contraire; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfans, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aimez pour nostre pasetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qui leur fault estant en aage. Voire il semble que la ialousie, que nous avons de les veoir paroistre et iouir du monde quand nous sommes à mesme ¹ de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains ² envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir; et si nous avons à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne

¹ *Au moment même, sur le point de le quitter.*—

E. J.

² *Retirés, resserrés.*—E. J.

peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres. Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables; et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouvoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouïsse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulsier au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouvoir à leur besoing: comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. L'en cognois un, bien apparenté, à qui, par

la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte que j'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier, du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque^r, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoin, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duiets à cela, que, parmy leurs

^r *Trafique* est féminin dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave, et dans celui de Nicot. Nous disons aujourd'hui *ce trafic*, comme on a mis dans les dernières éditions de Montaigne.—C.

compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours ; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres. Et si on me respond ce que fait un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens ; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde ; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute

imbecillité, selon Aristote¹, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose, mais c'est la médecine à un mal, duquel on devoit éviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et douceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il faut avoir réglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longè, meâ quidem sententiâ,
 Qui imperium credat esse gravius aut stabilius.

¹ *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 3.—C.

Vi quod fit, quàm illud quod amicitia adiungitur¹.

I'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre qu'on adresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison et par prudence et addressé, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent tous en nourrice; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune², a atteint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduite, et pour le chastiment de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que

¹ C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. TERENT. *Adelph.* act. 1, sc. 1, v. 40.

² Cette Léonore, fille de Montaigne, fut mariée depuis au vicomte de Gamaches.

paroles, et bien douces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçais estre iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre : i'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres. Voulons nous estre aimez de nos enfans? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peut estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet?*)¹ accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs gran-

¹ Car nul crime n'est fondé en raison. TIT. LIV. l. 28, c. 28.

des difficultez : ie dis spécialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire ¹, la pluralité et compagnie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristoté ². Platon ³ ne veut pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondict à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps ⁴; » et,

¹ Gagnée, en travaillant. — E. J.

² C'est trente-sept, et non trente-cinq. *Polit. l. 7, c. 16.*—C.

³ C'est à la fin du 6^e livre de *Rep.*, où il dit, depuis trente jusqu'à trente-cinq.—C.

⁴ DIOGÈNE LAERCE, dans la *Vie de Thalès*, l. 1. 1. segm. 26.—C.

devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois¹ estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

Mà or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto omai de' figli, era invilito
Negli affetti di padre e di marito².

Muleasses, roy de Thunes³, celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet

¹ Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains, *de Bello Gallico*, l. 6.—C.

² Uni à une jeune épouse, il goûtoit le bonheur d'être père, et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. Tasso, *Gerusal. liber.* canto 10, stanza 39.

³ *De Tunis.*—E. J.



son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode ¹, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, Tarentin, de Crisso, d'Astillus, de Diopompus et d'autres ², que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olympiques, de la palestrine ³, et tels exercices, ils se priverent autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier, qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoing de ses pieces; et en doibt certainement faire part, mais telle part

¹ *Lâche, effeminé* : COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglais*. Si je ne me trompe, *brode*, pris en ce sens, est un terme purement gascon.—C.

² PLATON, *de Legibus*, l. 8.—C.

³ *La lutte*.—C,

qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher. » Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune société des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couvrir inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robe de nuict bien chaulde : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par *ordonnance naturelle*, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doute il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous

coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force, pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum, ridendus, et ilia ducat ¹.

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale ², si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. J'ay veu, de mon temps, et cogneu familièrement, des personnages de grande auctorité, qu'il

¹ Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.

HOR. l. 1, epist. 1, v. 8.

² C'est-à-dire, *laquelle altération affecte également, à mon avis, le corps et l'ame, si tant est que l'ame n'en a pas plus de la moitié, etc.*—C.

estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espauls. I'ay aultrefois esté privé¹ en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte, cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Je luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale, car il n'avoit que celle là de bien logee et accom-

¹ *Ami particulier et familier.*—E. J.

modee, et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporterait incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit autrement éviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairrois, moy qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouissance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; ie leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en réserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se res-

pondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effect, ie ne voudrois pas fuyr leur compagnie; ie voudrois les esclairer de prez, et iouir, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans *offencer* leur assemblee, par le chagrin de mon aage et l'obligation de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors); ie voudrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un *doyen de Saint Hilaire de Poitiers*, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine; vouloit il permettre qu'aucun entrast pour le veoir; il se tenoit toujours enfermé par le dedans de sa chambre,

seul, sauf qu'un valet lui portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aucunement ¹ les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feist bientost aprez. J'essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict; ce qu'on gaigne aysement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Je veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfans l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature ² n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfans nous en appel-

¹ *Jusqu'à un certain point, quelque peu.*—E. J.

² *Comme si la nature n'avoit pas assez bien pourvu à l'établissement de notre autorité.*—C.

lent : i'ay reformé cett' erreur en ma famille : C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere et desdaigneuse : esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde ; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines ; vrais espovantails de cheneviere. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au

! Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille : « Car il ne vouloit pas, dit Péréfixe, que ses « enfants l'appelassent *monsieur*, nom qui semble « rendre les enfants étrangers à leur père, et qui « marque la servitude et la sujétion ; mais qu'ils l'appelassent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (*Histoire de Henri le Grand.*)—C.

mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sáinement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte: du grenier, du cellier, voire et sa bource, d'autres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere plus cheres que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance: chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne¹, soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers

¹ *S'attache à lui.*—C.

de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit, combien il veoyoit clair en ses affaires !

Ille solus nescit omnia ¹.

Je ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent : et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens

¹ Cependant, lui seul ignore tout ce qu'on fait chez lui. *TERENT. Adolph. act. 4, sc. 2, v. 9.*

si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despeche qui desplaie ? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires, que par une image disposee et desseignée¹, et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubz des figures differentes, assez d'œco-

¹ Et faite à dessein.—E. J.

nomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours præclive ¹ aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures ² de leur contraster; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniemment ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours injurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et servent leur passion avecques gloire; et, comme en un commun servage, monopolent ³ facilement contre sa domination et

¹ *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.*—C.

² *Tous prétextes.*—E. J.

³ *Complotent, cabalent.*—E. J.

gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis : » voyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inapperceance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous mesmes, en ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à venir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable. Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en vois aux bestes, si pure, avecques quelle

religion ie la respecte ! Si les aultres me pipent ¹, au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour me rendre tel ² : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron ; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plus-tost et resolution. Quand i'ois reciter l'estat de quelqu'un ; ie ne m'amuse pas à luy ; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde ; son accident m'avertit, et mesveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous seavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lançant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus ad-

¹ *Trompent.*—E. J.

² *C'est-à-dire, capable d'éviter leurs pièges.*—C.

vantageusement. Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et d'avoir perdu, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit-il, « n'a rien veu de moy qu'une contenance « renfrongnee et pleine de mespris; et a em- « porté cette creance, que ie n'ay sceu ny « l'aimer ny l'estimer selon son merite. A « qui gardois ie à descouvrir cette singuliere « affection que ie luy portois dans mon ame? « estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout « le plaisir et toute l'obligation? Ie me suis « contrainct et gehenné pour maintenir ce « vain masque; et y ay perdu le plaisir de « sa conversation, et sa volonté quant et « quant, qu'il ne me peult avoir portee aultre

« que bien froide, n'ayant iamais receu de
 « moy que rudesse, ny senty qu'une façon
 « tyrannique. » Je treuve que cette plaincte
 estoit bien prinse et raisonnable : car, comme
 ie sçais par une trop certaine experience, il
 n'est aucune si douce consolation en la perte
 de nos amis, que celle que nous apporte la
 science de n'avoir rien oublié à leur dire,
 et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et
 entiere communication. O mon amy ! en
 vaulx ie mieulx d'en avoir le goust ? ou si
 i'en vaulx moins ? I'en vaulx, certes, bien
 mieulx : son regret me console et m'honore :
 est ce pas un pieux et plaisant office de ma
 vie, d'en faire à tout iamais les obseques ?
 est il iouissance qui vaille cette privation ?
 Je m'ouvre aux miens tant que ie puis, et
 leur signifie tresvolontiers l'estat de ma vo-

' Montaigne s'adresse ici à la Boétie, cet ami qui
 lui fut si cher, et qu'il a pour ainsi dire entraîné avec
 lui à l'immortalité, en consacrant son nom et son
 éloge dans un livre qui durera aussi long-temps que
 la langue française.

Fortunati ambo !

Nulla diēs unquam memori vos eximet ævo.—N.

lonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter ; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cæsar ¹, cette cy en estoit l'une, que les enfans ne se presentoient aux peres, ny ne s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfans de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur tous leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantaisie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers

¹ L. 6.—C.

officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decreptitude, iouissant encores de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'aiment le mieulx où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche;

comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaire, d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus voloptiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus mal-seante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles: il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du païs: les loix

y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection , que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres , puisque , d'une prescription civile , et sans nous , ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà , ie tiens qu'il fault une grande cause , et bien apparente , pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis , et à quoy la iustice commune l'appelloit ; et que c'est abuser , contre raison , de cette liberté , d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter , et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage ! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices , mais les plus recents et presents , font l'operation. Ce sont gents

qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suite, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardant surtout à la raison et observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisonons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure, eust on fait iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au choix qu'elles ont fait de nos heritiers,

on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon¹ avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doute bientost à mourir, il est mal aysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foys les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssiez. Et vos biens et vous estes

¹ *Traité des Loix*, l. II.—C.

à vostre famille, tant passée que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous sollicite mal à propos de faire testament in-juste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celui de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en ioyusement où la nécessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas une chose plus que l'autre, qui, autant que ie puis, prends soing du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles de quoy nous

parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique. Car cet appetit desreglé et ce goust malade qu'elles ont au temps de leurs grossesses¹ elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaux

¹ *De leurs grossesses.*—C.

qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons tous les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestive nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, pas accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent

nourrir les enfants de leurs mammelles , appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquâys qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir alaitter ces petits enfants , recognoissent leur voix quand ils crient , et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson , elles le refusent ; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne , parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voisin , il ne peut iamais s'adonner à l'aultre qu'on luy presenta , et mourut , sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbas-tardissent , aussi ayseement que nous , l'affection naturelle. Je crois qu'en ce que recite Herode ¹ , de certain destroit de la Lybie , il y a souvent du mescompte ; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment , mais que l'enfant , ayant force de marcher , treuve son pere celui vers lequel , en la presse , la naturelle inclination porte ses premiers pas.

¹ L. 4.—C.

Or, à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfans pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfans est beaucoup plus leur, que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les aultres. Platon¹ adiouste que ce sont icy des enfans immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient; comme Lycurgus, Solon, Minos.

¹ Dans son dialogue intitulé *Phèdre*.

Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca², aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelatrice si venerable, que de perdre sa fille³, fille qui dure encores bien gentille, mais à l'aventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee⁴ pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent sous Cæsar en la guerre des Gaules; et qui depuis, s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce

¹ *Tricca*, ville de la Thessalie supérieure; en grec, Τρικκῆ.—C.

² Que de condamner son roman intitulé, *Αἰθιοπικά*, *Histoires Ethiopiques*. NICEPHOR. l. 12, c. 34.—C.

³ *Ajustée, parée*.—C.

que Cæsar le desfeit en Espagne ; ce Labienus, de quoy ie parle, eut plusieurs envieus de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy ¹ que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y mesliions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les in-

¹ *In hunc primum excogitata est novâ poena : effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri incenderentur. Res nova et insueta, supplicia de studiis sumi. M. ANNÆI SENEC. Controvers. l. 5, ab initio, p. 350, t. 3, edit. varior.—C.*

ventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se fait porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme treseloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le devoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius ¹ Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire com-

¹ Montaigne a laissé dans le texte *Greuntius*, mais c'est une *desfaillance de sa memoire*. Voyez TACITE, *Annal.* l. 4, c. 34.—N.

paignée à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia esoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froidure eut saisi les extremités de ses membres, et commença à s'approcher des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale¹, qu'il recitoit; et mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie? Pensons nous qu'Epicurius, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit

¹ TACITE. *Annal.* l. 15, vers la fin.—C.

toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'autre? Ce seroit à l'adventure impieté en saint Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants. Et ie ne sçais si ie n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaitement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrévocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sça-

voir assez de choses que ie ne sçais plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il faudroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiasent plus d'estre peres de l'Æneïde, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aulture : et selon Aristote¹, de tous ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vançoit de laisser pour toute posterité des filles² qui feroient un iour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gagné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti

¹ *Ethic. Nicom.* l. 9, c. 7.—C.

² C'est ainsi que le mot est rapporté par DIODORE DE SICILE, l. 15, c. 87; car selon CORNÉLIUS NÉPOS, dans la *Vie d'Epaminondas*, c. 10, ce grand capitaine ne parle que d'une fille, savoir la bataille de *Leuctres*.—C.

d'échanger celles là aux plus gorgiases ¹ de toute la Grece : ou qu'Alexandre et Cæsar ayent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers , quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doute que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils , encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pigmalion, qui, ayant basty une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ou-

¹ Aux plus belles, aux plus aimables. *Gorgias* signifie mignon, propre, selon Nicot; *gorgiase*, ou *gorgiasse*, agréable, belle, selon Borel.—C.

vrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage,
les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore,
Subsidit digitis ¹.

CHAPITRE IX.

DES ARMES DES PARTHES.

Sommaire. Les guerriers français agissent avec imprudence, de ne prendre leurs armes qu'au moment où ils doivent servir. Nos pères restoient toujours armés, lorsqu'ils étoient à la guerre. — Il y a des nations qui ne se servent point d'armes défensives : et, en effet, dans une bataille, elles sont plus embarrassantes que vraiment utiles. On a plus de vigilance lorsqu'on ne se sent point protégé par tous ces objets que l'art invente pour la défense des guerriers. — C'est parce que nous ne voulons

¹ Il touche l'ivoire; et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. OVID. *Mét.*
l. 10, f. 8, v. 41.

pas nous y habituer, que les armes nous paroissent si pesantes. Poids énorme des armes de plusieurs généraux et de leurs soldats. Ressemblance des armes des Parthes avec les nôtres.

Exemples : Les Français d'aujourd'hui, et leurs pères; Alexandre; les anciens Gaulois; Scipion le Jeune; l'empereur Caracalla; les Romains; les soldats de Marius; ceux de Scipion; Ammien Marcellin; les Parthes; Démétrius et Alcime.

C'EST une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme nécessité, et s'en descharger aussi *tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloigné* : d'où il survient plusieurs desordres; car, chascun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur *salade* ¹,

¹ *Salade*, espèce de casque sans crête semblable à un pot ou à une *salière*.—E. J.

leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troubles et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant* ¹. Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex ².

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un har-

¹ Incapables de supporter la fatigue, ils avoient peine à porter leurs armes sur leurs épaules. TIT. Liv. l. 10, c. 28.

² Ils se faisoient des casques avec la molle écorce du liége. *Enéid.* l. 7, v. 742.

nois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez sous leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le faix, entavez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, que elles ont à nous. Tacitus ¹ peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus ², veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malaysement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les des-

¹ *Annal.* l. 3.—C.

² PLUTARQUE, *Vie de Lucullus*, c. 13.—C.

faire ayseement, et par eulx commença sa charge, et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traîner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants. Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion ¹, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes sous l'eau, à l'endroit du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy : disant que ceulx qui assailloient devoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vraiment beau, mon fils ! mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. » Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 3, *in Romanis*, § 2.—C.

L'usbergo in dosso haveano, et l'elmo in testa,
 Duo di questi guerrier, dei quali io canto;
 Nè notte o dì, dappoi ch' entrarò in questa
 Stanza, gli haveano mai messi da canto;
 Che facile a portar come la vesta
 Era lor, perchè in uso l' havean tanto ¹ :

L'empereur Caracalla ² alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armée : les piétons romains portoient non seulement le morion ³, l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero ⁴, ils estoient si accoustumés à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs mem-

¹ Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête. Depuis qu'ils étoient dans ce château, ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoustumés. ARIOSTO, cant. 12, stanz. 30.

² Voyez XIPHILIN, *Vie de Caracalla*.—C.

³ Le morion est une sorte de casque semblable à celui appelé *salade*, mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des cheveu-légers. Voyez la note sur *salade*, p. 109.—E. J.

⁴ *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16.—C.

bres, *arma enim, membra militis esse discutunt* ¹); mais quant et quant encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx ² pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius ³, ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duiets à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion ⁴, reformant son armee en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expédition d'une guerre, on l'avoit veu sous le

¹ Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 16.—De là, en latin, l'analogie d'*arma*, armée, avec *armus*, épaule, et *armilla*, bracelet.—E. J.

² Pieux, ou palissades.—E. J.

³ PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 4.—C.

⁴ PLUTARQUE, *Dits notables des Rois*, article de Scipion le jeune.—C.

couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubz un aultre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là!

Au demourant, Marcellinus¹, homme nourry aux gueres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter : » (ce sont les escailles de quoy nos *ancestres* avoient fort accoustumé de se servir). Et dict en un aultre lieu² : « Ils avoient leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir; et eulx estoient armez, de cap à pied³, de grosses lames de fer, renees de tel artifice, qu'à l'endroit des ioinctures des

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 24, c. 7.—C.

² L. 25, c. 1.—C.

³ *De la tête aux pieds.*—E. J.

membres, elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds, qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroit des naseaux, par où ils prenoient assez malaysement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
 Horribilis visu; credas, simulacra moveri
 Ferrea, cognatoque viros spirare metallo:
 Par vestitus equis, ferratâ fronte minantur,
 Ferratosque movent, securi vulneris, armos¹.

¹ Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure; le fer couvre leur front superbe; et leurs flancs, sous un pareil rempart, bravent les traits impuissants. CLAUDIAN. *in Ruff.* l. 2, v. 358.

Voilà une description qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes¹. Plutarque dict que Demetrius fait faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingts livres², là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.

CHAPITRE X.

DES LIVRES.

Sommaire. Double motif qu'avoit eu Montaigne pour ne point citer les auteurs de qui il empruntoit des pensées et même des passages entiers. Il vouloit orner son ouvrage; il vouloit rire ensuite de la critique que l'on feroit, peut-être, sans s'en douter, des auteurs les plus judicieux de l'antiquité. La science, selon lui,

¹ *Avec ses bardes; c'est-à-dire, bardé et couvert de fer.*—E. J.

² PLUTARQUE, *Vie de Démétrius*, c. 6.—C.

coûte trop à acquérir. Il aime mieux passer doucement la vie : aussi ne lit-il que les auteurs qui l'amuse, ou qui lui apprennent à bien vivre et à mourir.—Il met au premier rang des auteurs *plaisants* Boccace, Rabelais et Jean-Second. Avec l'âge, ses goûts ont changé : Ovide et l'Arioste ont beaucoup perdu de l'estime qu'il avoit d'abord pour leurs ouvrages. Mais les fables d'Ésope lui semblent encore cacher un sens plus profond que celui que l'on croit communément y découvrir. Parmi les poètes latins, les premiers pour lui sont : Virgile, surtout par ses *Géorgiques* et son cinquième livre de l'*Énéide*; Lucrèce, Catulle et Horace. Il prise aussi Lucain, mais plutôt pour ses pensées que pour son style. Combien Térence est au-dessus de Plaute. Il n'a pas besoin d'une fable compliquée pour intéresser; aujourd'hui il faut aux Italiens et aux Espagnols trois ou quatre comédies de Térence, pour en fabriquer une seule qui vaut bien moins que les siennes. Les bons poètes ont toujours évité l'affectation et la recherche. Aussi les épigrammes de Catulle sont-elles supérieures, dans leur simplicité, à celles dont Martial a pris tant de peine à aiguïser les pointes. Tandis que Virgile fend l'air d'un vol hardi, l'Arioste ne fait que voleter de branche en branche. —

Parmi les ouvrages sérieux, Montaigne préfère ceux de Plutarque et de Sénèque. Parallèle de ces deux auteurs. Cicéron lui paroît ennuyeux, surtout à cause de ses longs préambules et de ses éternelles définitions : il arrive toujours trop tard au sujet : ce n'est point ainsi qu'écrivent Pline et quelques autres. Montaigne excepte pourtant, dans sa critique, les lettres à Atticus qui peignent avec assez de vérité les événements, et contiennent d'intéressantes particularités sur les mœurs et le caractère de l'auteur. Son éloquence a trouvé des censeurs : on lui a reproché l'emploi de certains mots sonores à la fin de ses longues périodes. Montaigne est aussi tenté de blâmer la manière de Platon, surtout en ce qu'il emploie, pour discuter, le genre du *dialogue*. — De tous les auteurs, en divers genres, ceux que Montaigne affectionne le plus sont les historiens, parce qu'ils font connoître l'homme en général, et dévoilent les motifs de toutes ses actions. Eloge des Commentaires de César. Les historiens qui écrivent avec le plus de simplicité et de bonne foi sont les meilleurs : de ce nombre, Joinville et Froissart. Mépris que l'on doit à ces écrivains qui se laissent gouverner par leurs intérêts ou leurs préjugés. Les bonnes histoires sont celles qui sont faites par des hommes qui ont eu part aux

événements qu'ils rapportent. Jugement de Montaigne sur Guichardin, Philippe de Commines, Guillaume et Martin Dubellay.

Exemples : Montaigne ; Boccace ; Rabelais ; Jean-Second ; les romans des Amadis ; l'Arioste ; Ovide ; Ésope ; Catulle ; Horace ; Lucain ; Plaute ; Térence ; Martial ; Plutarque ; Sénèque ; Cicéron ; Cestius ; Plutarque ; Diogène-Laërce ; César ; Froissart ; Joinville ; Bodin ; Philippe de Commines ; Guillaume et Martin Dubellay.

IE ne fois point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictées chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la pesche où elle se loge ; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'ad-

venture cogneues un iour , ou l'ont aultrefois esté , selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon , ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis¹ aucune certitude , si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte , pour cette heure , la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende² aux matieres , mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye , en ce que i'emprunte , si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention , qui vient tousiours de moy ; car ie fois dire aux aultres , non à ma teste , mais à ma suite , ce que ie ne puis si bien dire , par foiblesse de mon langage , ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts , ie les poise ; et si ie les eusse voulu faire valoir

¹ C'est-à-dire , *je ne garantis*. — *Pleuvir*, promettre : *Serviteur qu'on a pleuvi franc et quitte de tout larrecin , et autres crimes*. NICOT.—*Plevir*, c'est , dit Borel , *cautionner , promettre*.—C.

² *Qu'on ne s'arrête pas*, etc. , comme on a mis dans quelques éditions.—C.

par nombre, ie m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont tous, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage¹, et confonds aux miens; à escient, i'en cache l'auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire², qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez; et qu'ils s'eschaudent à iniurier Senèque en moy. Il fault musser³ ma foiblesse sous ces grands credits. J'aimeray quelqu'un qui me sçache desplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court tous les coups à les

¹ *Sol, terrain, terroir.*—E. J.

² *En langage vulgaire.*—E. J.

³ *Cacher.*—C.

trier par reconnaissance de nation ¹, ie sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que i'y treuve semees; et que tous les fruicts de mon creu ne les sçauoient payer. De cecy suis ie tenu de respondre; si ie m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeux; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un autre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la reconnaissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Je n'ay point d'autre sergeant de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme ² que mes resveries

¹ *Par une connoissance expresse des lieux où ils ont pris naissance.*—C.

² *A mesure que, etc.*—E. J.

se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Je veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve; aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre ;

Has meus ad metas sudet oportet equus ¹.

¹ C'est vers ce but que je dois précipiter ma course.
PROPERT. l. 4, eleg. 1, v. 70.

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie my plantois, ie my perdrois, et le temps; car i'ay un esprit primsaultier¹; ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obtenant. Je ne foys rien sans gayeté; et la continuation et contention trop ferme esblouit mon iugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe; il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses: tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprises, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides: ny aux grecs², par ce que mon iugement ne sçait

¹ *De prime saut, qui fait ses plus grands efforts du premier coup.—C.*

² Dans l'édition *in-4°* de 1588, Montaigne disoit

pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iean Secon¹, s'il les fault loger sous ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je dirai encores cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poissante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide: sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi

ici, parce que mon iugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence; ce qui peut servir de commentaire à ces paroles, parce que mon iugement ne sait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence. Montaigne veut nous apprendre par là qu'il n'avoit qu'une médiocre intelligence de la langue grecque. — C. — Il déclare positivement (l. 2, c. 4) qu'il *n'entendoit rien au grec*, et (l. 1, c. 25) qu'il *n'avoit quasi du tout point d'intelligence du grec*; ce qui ne l'empêche pas d'en citer assez souvent des passages. — E. J.

¹ Jean Second étoit né à La Haye, en 1511; il mourut à vingt-cinq ans.

aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgousté de l'Axioche¹ de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si sot de s'opposer à l'auctorité de tant d'autres fameux iugements anciens, qu'il tient de ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir; il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la reconnoist, et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception

¹ Titre d'un dialogue attribué à Platon.—E. J.

luy presente ; mais elles sont imbecilles et imparfaites. La pluspart des fables d'Esopé ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme i'en foys. Mais, pour suyvre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng ; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des cndroicts de l'Aeneïde, ausquels l'auteur eust donné encores quelque tour de pigne ¹, s'il en eust eu loisir ; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfait. I'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant

¹ *Peigne*.—E. J.

au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à représenter au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aucuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale; mais i'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy mesme ?

O seclum insipiens et infacetum !

I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute

¹ O siècle sans jugement et sans goût ! CATULL, ep. 43, v. 8.

à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier iuge des poëtes romains ¹ donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir

¹ HORACE, qui dit dans son *Art poétique*, v. 270, etc. :

At nostri proavi Plautinos et numeros, et
Laudavère sales, nimum patienter, utrumque,
Ne dicam stultè, mirati.

C'est-à-dire, « Nos pères ont été bien bons, pour ne pas dire sots, d'avoir admiré la versification de Plaute, ses fades plaisanteries. » — C.

de leurs propres graces : il fault qu'ils trouvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur ¹ tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni ²,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poètes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espagnoles et petrarchistes ³, mais des poinctes mesmes plus douces et plus retenues, qui

¹ Térence.

² Son style coule avec la pureté des eaux d'un beau fleuve. HOR. epist. 2, l. 2, v. 120.

³ C'est-à-dire, semblables à celles qu'on trouve dans les ouvrages de *Pétrarque*.—C.

sont l'ornement de tous les ouvrages poétiques des siècles suivants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, *minùs illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat*¹. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir, ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent; ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes: tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recom-

¹ Il n'avoit pas de grands efforts à faire; son sujet lui tenoit lieu d'esprit. MARTIAL. *in Præfatione*, l. 8.

mender par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques¹; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus² en leur à touts les iours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx, qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux³ : celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tous-

¹ *De bateleurs.*—E. J.

² *A leur ordinaire.*—Édit. in-4° de 1588.—C.

³ *L'Orlando furioso*, de l'Arioste.—E. J.

iours sa poincte; cettuy cy, voleter et saul-
teler de conte en conte, comme de branche
en branche, ne se fiant à ses ailes que pour
une bien courte traverse, et prendre pied
à chasque bout de champ, de peur que l'ha-
leine et la force luy faille;

Excursusque breves tentat ¹.

Voilà doncques, quant à cette sorte de sub-
iects, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un
peu plus de fruict au plaisir, par où j'ap-
prends à renger mes opinions et conditions,
les livres qui m'y servent, c'est Plutarque,
depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont
touts deux cette notable commodité pour
mon humeur, que la science que i'y cherche
y est traictee à pieces descousues, qui ne de-
mandent pas l'obligation d'un long travail,
de quoy ie suis incapable : ainsi sont les
opuscules de Plutarque, et les epistres de
Seneque, qui sont la plus belle partie de

¹ Il tente de petites courses. VIRG. *Géorg.* l. 4, v.
194.

leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suite et dependance des unes aux autres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les fait naistre environ mesme siecle; tous deux precepteurs de deux empereurs romains; tous deux venus de pais estrangier; tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresse de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque plus ondoyant et divers: Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; L'autre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde: Plutarque a les opinions platoniques, douces et accommodables à la société civile; L'autre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes: Il paroist en

Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar ; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et sailles ; Plutarque, de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut ; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx ; il nous guide , l'aulture nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, spécialement morale. Mais, à confesser hardiment la verité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aulture pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consomment la plus part de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance,

la plus part du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté : qu'on ne s'amuse pas à les anatomiser. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreaü et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure apres, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gagner à tort ou à droict, aux enfants et au vul-

gairé à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Je ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode de nos heraults : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursùm corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy ; i'y viens tout préparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse ; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traïnants les dialogismes¹ de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire ? mon ignorance m'excusera mieulx sur ce que ie ne veois rien en la beauté de son langage. Je demande en general les livres

¹ *Les formes des dialogues, les discussions en dialogues.*—E. J.

qui usent des sciences , non ceux qui les dressent. Les deux premiers ¹, et Pline , et leurs semblables , ils n'ont point de *Hoc age* ; ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont , c'est un *Hoc age* substantiel , et qui a son corps à part. Je veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, nonseulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps ; mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privees : car i'ay une singuliere curiosité , comme i'ay dict ailleurs , de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance , mais non pas leurs mœurs ny eulx , par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la pratique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche , que le prescheur , i'aime bien autant veoir

¹ Plutarque et Sénèque.—C.

Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme : ie choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee ; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs ¹, tel qu'il estoit ; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ie ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egalera. Le

¹ *Gausseurs, railleurs, moqueurs.* —E. J.

ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se treuva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oubloit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur¹, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le fait tres-bien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste ! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui

¹ SÉNÈQUE, *in fine Suasoriarum.*—C.

n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit ' que c'estoit une eloquence cassee et esrenee', *fractam et elumbem*. Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur*³, qu'il y employe si souvent. Pour moy, i'aime mieulx une cadence qui tombe plus court, coupee en iambes⁴. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement: i'en ay remarqué ce lieu à mes oreilles: *Ego verò me minùs diù senem esse malle, quàm esse senem antequàm essem*⁵.

¹ Voyez le dialogue, *de Oratoribus*, c. 18.—C.

² Ereintée, à laquelle on a rompu les reins et les lombes.—E. J.—Voyez le dialogue, *de Causis corruptæ eloquentiæ*, c. 18.—C.

³ Voyez le dialogue, *de Oratoribus*, c. 23.—C.

⁴ Pieds de vers composés d'une brève et d'une longue, comme *senem*.—E. J.

⁵ Pour moi, j'aimerois mieux être vieux moins longtemps, que d'être vieux avant la vieillesse. Cic. *de Senectute*, c. 10.

Les historiens sont ma droicte balle ' car ils sont plaisants et aysez : et quant et quant l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusement plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine

' Montaigne appelle ici l'étude de l'histoire *sa droite balle*, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque *la balle* lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, réduit, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de revers, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé.— Il y avoit dans les premières éditions : *Les historiens sont le vray gibier de mon estude.*—C.

de *Laertius* ¹, ou qu'il ne soit plus estendu ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'auteurs et vieils et nouveaux, et baragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet auteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero, mais à l'aventure

¹ De *Diogène Laërce*.—C.

Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy, car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. J'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choisis et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les dif-

ferents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe : chacun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ayants la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, peuvent trier, de deux rapports, celui qui est plus vraysemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout; ils veulent nous mascher les morceaux : ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx : obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut

estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez-eulx; et qu'ils n'alterent ny dispensent¹, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ainsi qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions. Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui com-

¹ *Ni ne départissent.*—E. J.

mandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs temoings oculaires, ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merueilleusement legiere, et sur un accident fort douteux. Que peut on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela; il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesme de Cæsar¹ quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en tous les endroits de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par

¹ Voyez SÉNÈQUE, *Vie de César*, § 56.—C.

ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des pointilles¹ de chasque accident. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin², et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il in'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de

¹ *Des plus petites, des plus pointilleuses circonstances.*—E. J.

² Dans son ouvrage, publié en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem Historiarum cognitionem*.

mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chaque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire; et le iugement que i'en ay retiré en gros; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcune de ces annotations.

Voyci ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne). « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septieme. Quant à la partie

de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infini, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelque'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption ne peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust ; et peult

estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy ¹. »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouverez le langage doux et agreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'auteur reluict evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et exhortemens accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aucune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay ²:

¹ Montaigne ajoutoit à la marge : *Trescommune et tresdangereuse corruption du iugement humain*; mais il a jugé à propos de barrer cette addition. Voyez la p. 176 recto de l'exemplaire qu'il a corrigé.—N.

² Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Memoires de*

« C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire : mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs. ¹ icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluict ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de Saint Louys, Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le iugement

messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trepas de François I^{er}, arrivé en 1547. De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit *les Memoires de monsieur du Bellay*. J'ai fait cette remarque pour sauver à d'autres l'embarras où je me suis d'abord trouvé moi-même, à cette occasion.—C.

¹ *Guillaume et Martin du Bellay.*—C.

des evenemens, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculemens de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré¹ des effects publiques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire icy de proufit, c'est par la deduction particuliere des bataillès et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aucuns princes de leur temps; et les pratiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estres sceues, et des discours non vulgaires. »

¹ *Produit.*—E. J.

CHAPITRE XI.

DE LA CRUAUTÉ.

Sommaire. La vertu ne consiste pas seulement à montrer de louables inclinations, à se conduire sagement, et à être insensible aux injures, mais à maîtriser ses passions. C'est dans les épreuves qu'elle se perfectionne; l'habitude la rend trop facile. Socrate et Caton ont souffert la mort sans crainte et sans peine. — Peut-on appeler vertueux celui qui cultive la vertu, qui la suit par un penchant naturel? Il ne suffit pas d'avoir quelques vertus pour se croire vertueux; de même l'on ne doit pas considérer comme vicieux ceux à qui l'on n'a à reprocher que quelques vices. Montaigne devoit à la nature et à son tempérament le don de résister à ses passions. Son horreur naturelle pour toutes sortes de cruautés. Combien sont barbares les supplices que l'on fait endurer aux criminels. Quelques peuples ne pouvoient même voir souffrir les bêtes, persuadés qu'elles avoient des âmes comme nous. La plupart des hommes semblent naître avec l'instinct de la cruauté. Combien ne

seroit-il pas plus doux de les voir justes et humains envers leurs semblables, et bons, non-seulement envers les bêtes, mais envers les plantes mêmes!

Exemples : Arcésilas; les Stoïciens et les Épicuriens; Épaminondas; Socrates; Métellus; Caton; Aristippe; un Italien; Montaigne; Antisthènes; Jules-César; un soldat prisonnier; le voleur Caténa; Artaxerce; les Égyptiens, Pythagore; les anciens Gaulois; les Turcs; les Romains; Cimon; Xantippe; Plutarque.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mepriserait les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une

offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doute beaucoup plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy, vertueusement : l'une de ces actions se pourroit dire bonté; l'autre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie¹. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux*; ses operations sont toutes naïves et sans effort. Quelques philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens, ont estimé que la vertu debvoit courre au devant des travaux et difficultez (et cette enchere de ceulx cy par dessus ceulx là, ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre² d'Arcesilaus³ à celuy qui luy reprochoit que

¹ *Sans partie opposante, sans opposition.*—E. J.

² *Jeu de mots.*—E. J.

³ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 43.—C.

beaucoup de gents passaient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours; « Je crois bien : des coqs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs : » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque; et un stoïcien, recognoissant¹ meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii qui φιλήδονοι vocantur, sunt Φιλόκαλοι et Φιλόδίκαιοι, omnesque virtutes et colunt et retinent²*) : des

¹ Montrant.—E. J.

² Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté, étant en effet amoureux de l'honnéteté et de la jus-

philosophes stoïciens, et epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglée et bien disposee à la vertu ; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune ; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent qu'on se procure de la douleur, de la nécessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multum sibi adiicit virtus lacessita* ¹. C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte ², refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintient tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus ru-

tice, aiment et pratiquent toutes sortes de vertus. CIC. epist. 19, l. 15, *ad familiares*.

¹ La vertu se perfectionne par les combats, SENECA. epist. 13.

² De la secte pythagoricienne. Voyez CICERO, de *Offic.* l. 1, c. 44.—C.

dement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de tous les sénateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune ¹, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose ² trop facile et trop lasche que de mal faire; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifïer, que la vertu refuse la facilité pour compaignie; et que cette aysee, douce et penchante voye, par où se con-

¹ *Du peuple, ou des plébéiens.*—E. J.

² PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 10.—C.

duisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Je suis venu iusques icy bien à mon ayse : mais, au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vicieuse concupiscence ; au train de sa vertu ie n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contraincte ; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre ; à une vertu si esleevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste ; il me semble la veoir marcher d'un

victorieux pas et triomphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier¹. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendrait aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne qui faict estat de nourrir mollement en son giron, et y faire folastrier la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais, de s'en esjouir, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establee, et de

¹ *Ni trouble.*—E. J.

laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont fait bien d'autres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmóing le ieune Caton : quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion en impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verueur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *Sic abiit è vitâ, ut causam moriendi nactum se esse gauderet*¹. Ie le crois si avant, que i'entre en doubte

¹ Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 30.

s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy feust ostee; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes ne me tenoit en bride, ie tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand ¹ à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sçais quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse :

Deliberata morte ferocior ² :

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et

¹ César, qui, malgré ses grandes qualités que Montaigne a mises dans un si beau jour, au chapitre précédent, est ici traité comme il le mérite, pour avoir commis le plus atroce des crimes.—C.

² Plus fière, parce qu'elle avoit résolu de mourir. HOR. od. 37, l. 1, v. 29.—Ce qu'Horace a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton.—C.

effeminez d'aucuns hommes ont iugé, car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger ¹ qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignoient, de prouvoir ² aultrement à leur faict. *Catonî, quàm incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetuâ constantiâ roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potiùs, quàm tyranni vultus aspiciendus, erat* ³. Toute mort

¹ C'est ce qu'a dit Cicéron, dans ses *Offices*, l. 1, c. 31.—C.

² *De pouvoir*.—E. J.

³ Caton, que la nature avoit doué d'une incroyable inflexibilité, et qui, inébranlable dans la route qu'il s'étoit tracée, avoit fortifié par l'habitude la fermeté

doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. L'interprete tousiours la mort par la vie : et, si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, atachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cetté mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? ou qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau, et une aligresse eniuee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez

de son caractère, devoit mourir plutôt que de soutenir l'aspect du tyran. *Cic. de Officiis, l. 1, c. 31.*

que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille douceur et ioye en son ame pour estre desenforgee ¹ des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus ², à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoient une telle! » dict il. On veoid aux ames de ces deux ³ personnages et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie foys grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont

¹ *Dégagé.*—*Desenforé* se trouve dans le Dictionnaire françois et anglais de Cotgrave.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 76.—C.

³ Socrate et Caton.—C.

rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où faire entree en eulx ; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler. Or, qu'il ne soit plus beau d'empescher, par une haulte et divine resolution, la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progresz, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre ; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustee par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux ; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette

condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont: la faulte d'aprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation: Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoient les dangiers et accidents, qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit

souvent à la guerre prouvoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols , qui n'estions pas si fins , allions plus outre ; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil , et toucher à la main le dangier , avant que de nous en effroyer ; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemands et les Souysses , plus grossiers et plus lourds , n'avoient pas le sens de se radviser , à peine lors mesme qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se iettent bien souvent aux hazards , d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

*Haud ignarus.... quantùm nova gloria in armis,
Et prædulce decus primo certamine, possit¹.*

Voilà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs

¹ On sait ce que peut, sur un jeune guerrier la soif de la gloire et le doux espoir d'un premier triomphe. *Éneid.* l. 11, v. 154.

circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune ; et estimer davantage de courage et de patience ce qui estoit davantage de iugement et opinion ; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict ; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy

de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices;

Si vitis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspertos reprehendas corpore nævos¹:

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homme, et d'un tresbon pere: ie ne sçais s'il a esoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperix Capricornus undæ²:

¹ Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient sur un beau visage. HOR, sat. 6, l. 1, v. 65.

² Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne,

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes ¹ à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal, » semble s'arrester à cett' image. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer ; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr. Ie diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion ; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus établit des opinions si

qui règne sur les mers d'Occident. HOR. od. 17, l. 2 ; v. 17.

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthène*, l. 6, segm. 17.—C.

hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses, pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes ; mais, les ayant conduictes à son logis ¹, il les renvoya sans en taster. Son valet, se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna ² qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta ³ en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy ⁴, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sump-

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthène*, l. 2, segm. 67.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthène*, l. 2, segm. 17 ; et HORACE, l. 2, sat. 3, v. 100.—C.

³ *Se comporta*.—E. J.

⁴ DIOG. LAERCE, l. 10, segm. 11.—C.

tueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à fait, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordemens auxquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires; ie les ay bien condemnez chez moy, selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy que en un aultre: mais c'est tout; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entrenchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui¹ ne s'en prend garde; les miens, ie les ay retrenchez, et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu;

Nec ultra

Errorem foveo².

¹ *A qui ne s'en prend garde.*—E. J.

² Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVENAL. sat. 8, v. 164.

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « Le sage œuvrer ¹, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action; » et à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain, car l'action de la cholère ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous aydent, quoyque la cholère predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand l'ignorant et vicieux fault, il fault, par tous les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstanciellles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suys quelques vices; mais i'en fuy d'autres autant que sçauroit faire un saint. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble; et tient Aristote,

¹ Toutes les éditions portent, *le sage œuvrer*; cependant, il est certain que cette leçon est viciieuse, et qu'il faut lire, *le sage œuvre*, etc. C'est ainsi que Montaigne dit plus bas, *quand l'ignorant et vicieux fault, il fault par tous les vices ensemble.*—E. J.

qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates ad-
vouoit à ceulx qui recognoissoient en sa
physionomie quelque inclination au vice, que
c'estoit ¹, à la verité, sa propension natu-
relle, mais qu'il l'avoit corrigee par disci-
pline : et les familiers du philosophe Stilpo ²
disoient qu'estant nay subiect au vin et aux
femmes, il s'estoit rendu par estude tres-
abstinent de l'un et de l'autre. Ce que i'ay
de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de
ma naissance; ie ne le tiens ny de loy, ny
de precepte, ou aultre apprentissage : l'in-
nocence qui est en moy est une innocence
niaise; peu de vigueur, et point d'art. Je
hais, entre aultres vices, cruellement la
cruauté, et par nature et par iugement, comme
l'extreme de tous les vices; mais c'est ius-
ques à telle mollesse, que ie ne veois pas es-
gorger un poulet sans desplaisir, et ois im-
patiemment gemir un lievre soubz les dents
de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir

¹ Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 37.—C.

² Cic. *de Fato*, c. 5.

violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable. « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez ; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Cùm iam præ sagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva¹ :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Je sçais qu'il en peult aller aultrement; et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il fault tendre et roidir d'aguet². Je sçais qu'on peult

¹ Dans les approches du plaisir, au moment où l'on va féconder le champ de Vénus. LUCRET. l. 4, v. 1099.

² C'est-à-dire, *de guet à pensé, appensé, ou pour-pensé, de propos délibéré, ex præparato, deditâ operâ.*

gourmander l'effort de ce plaisir ; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse , que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Je ne prends pour miracle , comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe) , ny pour chose d'extreme difficulté , de passer des nuicts entieres , en toute commodité et liberté , avecques une maistresse de long temps desiree , maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchements. Je crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir , il y a plus de ravissement et de surprinse , par où nostre raison estonnée perd

Nicot.—De *guetter*, on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* et *d'aguet*. MÉNAGE, dans son *Dictionnaire étymologique*.—Au lieu *d'aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-à-pens*; et cela par corruption, pour *de guet appensé*, dont on se servoit autrefois pour dire *de propos délibéré*.—*Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes chroniques de France, pour *délibérer*. MÉNAGE, *ibid.*—C.

ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où à l'adventure, nous l'esperions le moins, cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien qu'il seroit malaysé à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon.

Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur' ?

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflicions d'autrui, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes, que les larmes non vraves seulement, mais comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plus-

' Peut-on, au milieu de ces amusements, ne pas oublier les soucis du cruel amour? HOR. épod. 2, v. 37.

tost; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeancez : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin ¹, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

¹ SUÉTONE, *in Cæsar.* — C.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté : et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et-desesperées par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'étoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva rien qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientôt aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ces coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condamné qu'à

avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la douleur inespérée de leur condamnation; qu'il avoit prins party ¹ d'appeler la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée.

Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on faict souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant*² : et

¹ Leur dit qu'il avoit pris parti.—E. J.

² Ils tuent le corps, mais ils ne peuvent rien faire après. S. Luc. c. 12, v. 4.



les poètes font singulièrement valoir l'horreur de cette peinture, et au dessus de la mort :

Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœdè divexarier ¹!

Je me rencontraï un iour à Rome, sur le point qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aucune esmotion de l'assistance ; mais, quant on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chasun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez ²,

¹ Dieux ! quelle horreur de voir dégoutter de sang les membres demi-brûlés de ce malheureux prince ! de voir, sur l'arène, ses os depouillés de chair ; de les voir traîner, déchirer ! Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 44.

² PLUTARQUE, *Dits notables des Rois.*—C.

et leurs vestemens fouettez pour eulx ; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau¹ seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux² en figure et representez : invention hardie, de vouloir payer en peinture et en umbrage Dieu, substance si essentielle ! Je vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, que pour le seul plaisir du meurtre, elles le voulussent commettre ; hacher et destrencher les membres d'aultruy ; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et

¹ *Leur tiare, ou turban, qui est encore le bonnet persan.—E. J.*

² *HÉRODOTE, l. 2.—C.*

des morts nouvelles , sans inimitié , sans prouffit , et , pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables , des gemissements et voix lamentables , d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse atteindre : *Ut homo hominem , non iratus , non timens , tantùm spectaturus , occidat* ¹. De moy , ie n'ay pas sceu veoir seulement , sans desplaisir , poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans defense , et de qui nous ne recevons aucune offense ; et , comme il advient communement que le cerf , se sentant hors d'haleine et de force , n'ayant plus aultre remede , se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons , nous demandant mercy par ses larmes ,

Quæstuque , cruentus ,
Atque imploranti similis ² ;

¹ Que l'homme tue un homme , sans y être poussé par la colere ou par la crainte , mais par le seul plaisir de le voir expirer. SENEC. epist. 90.

² Et , sanglant , par ses pleurs semble demander grâce.

Énéid. l. 7, v. 501.

ce m'a tousiours semblé un spectacle tres-desplaisant. Je ne prends gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

Primoque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum¹.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité : nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et carresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne

¹ C'est, je crois, du sang des bêtes sauvages que le premier glaive a été teint. OVID. *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6.

quelque faveur en leur endroit; et, considérant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes :

Morte carent animæ; semperque, priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ¹:

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre

¹ Les ames ne meurent point, mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. OVID, *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 6, 7.

corps à habiter, plus ou moins pénible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum

Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis ,
Prædonesque lupis ; fallaces vulpibus addit :

.....
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ¹ :

si elle avoit été vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celui d'un pourceau; si lasche, en celui d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celui d'un renard; ainsi du reste, jusques à ce que, purifiée par ce chastement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

¹ Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux; le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur, dans les flancs d'un loup: le renard est le cachot du fourbe. — Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. *CLAUDIAN. in Ruffin. l. 2, v. 482-491.*

Ipsè ego, nam meminî, troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram ¹.

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foys pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familiares et favorites de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'autres ne recognoissant aultre Dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ à barbaris propter beneficium consecratæ* ² :

Crocodilon adorat

Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin :

¹ Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthoüs.—C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans OVIDE, *Métam.* l. 15, fab. 3, v. 8.—C.

² Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 36.

Effigies sacri hic nitet aurea cercopithecii;
 hic pisces fluminis, illic
 Oppida tota canem venerantur¹.

Et l'interprétation mesme que Plutarque² donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient ; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy³, la patience et l'utilité ; en cette là⁴, la vivacité ; ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez ; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et

¹ Les uns adorent le crocodile ; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraisé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à la longue queue ; là, l'on adore un poisson du Nil ; et des villes entières se prosternent devant un chien. JUVEN. sat. 15, v. 2-7.

² Dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, c. 39.—C.

³ *Le bœuf*.—E. J.

⁴ *Le chat*.—E. J.

adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre parmy les opinions plus moderees les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures. Quand tout cela en seroit à dire ¹, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile,

¹ *Quand tout cela seroit faux, cependant il y a un,*
etc.—E. J.

que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitalux pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitoile avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent ¹ que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple, appellé Hecatompodon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre partout sans empeschement. Les Agrigentins ² avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de pasetemps à leurs enfans: et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les

¹ PLUTARQUE, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3.

² DIODORE DE SICILE, 13, c. 17. — C.

Aegyptiens ¹ enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient ² leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon ³ fait une sepulture honorable aux iuments avecques lesquelles il avoit gagné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xantippus ⁴ fait enterrer son chien sur un chef ⁵, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

¹ HÉRODOTE, l. 2. — C.

² *Embaumoient.* — E. J.

³ HÉRODOTE, l. 6. — C.

⁴ PLUTARQUE, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3. — C.

⁵ *Sur un cap ou promontoire.* — E. J.

CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.

Sommaire. Si la science est mère de toute vertu, comme l'ignorance l'est de tout vice. Éloge du livre de Raimond Sebond. Réfutation des objections contre cet ouvrage. Une vie honnête et vertueuse est le fruit le plus avantageux du christianisme. Dieu accorde ses secours à la religion, et non à nos passions. L'intolérance et l'injustice n'égarent que trop souvent le zèle des chrétiens. Bases de la religion chrétienne. Raisons qui devraient nous attacher invariablement à la Divinité. C'est par ses ouvrages que Dieu se manifeste à nous. Quel est l'avantage de l'homme sur les autres créatures. La présomption est la maladie naturelle de l'homme. Ses droits à la supériorité qu'il s'attribue sur les autres animaux. Combien la nature est préférable à l'art : conclusion que Montaigne tire de ce principe, en faveur des bêtes contre l'homme. La nature a traité l'homme bien plus favorablement qu'on ne s'imagine. C'est elle qui lui fournit ses armes et ses moyens de dé-

fense. C'est elle aussi peut-être qui lui a donné le langage dans l'origine. Nous ne sommes donc ni au-dessus ni au-dessous du reste des animaux, puisque, aussi bien qu'eux, nous sommes soumis à l'ordre de la nature. — Dissertation sur l'instinct naturel de certains animaux. Supériorité de plusieurs d'entre eux sur l'homme par leurs diverses qualités : le chien, par son attachement et sa fidélité, le lion par sa reconnaissance, etc. — Examen des motifs que l'homme peut avoir de se glorifier de ses connoissances et de sa raison. Souvent les ignorants sont plus heureux et plus sages que les savants. Aussi bien que l'astrologie, la médecine trouble notre imagination. A la fin de leur carrière, les plus doctes philosophes s'aperçoivent qu'ils n'ont rien appris. — Le charme que l'on éprouve à la recherche de la vérité peut justifier l'empressement de quelques-uns à la découvrir. — La contemplation de la nature offre une vaste carrière à l'esprit humain. — Diverses opinions des philosophes sur la nature divine ; il est ridicule de chercher à la connoître. Les faits démentent sans cesse les règles que nous avons osé prescrire à la nature. Vanité de ces prétentions de l'homme, que tout est créé pour lui servir ; que Dieu même s'intéresse à ses passions, à ses vœux, à ses plaisirs. Dans les bor-

nes étroites de ses connoissances, il ne craint pas de mesurer la terre, de définir le soleil, et d'assigner aux corps célestes un mouvement pareil à celui des machines. — Foiblesse des arguments humains sur l'immortalité de l'ame. Fausseté des définitions que les philosophes donnent du monde et de l'homme même. Tout est mystère dans notre conformation; la nature du corps n'est pas moins incompréhensible que celle de l'ame. Pourquoi l'esprit de l'homme est resserré dans des limites qu'il ne peut franchir pour parvenir à la connoissance des choses. Influence de la situation du corps sur les jugemens de l'esprit. Danger de suivre les opinions nouvelles, par le risque de perdre au change. L'adresse et les détours mis en usage par les avocats, dans leurs plaidoyers, l'embarras trop fréquent des juges dans leurs décisions, sont une preuve de l'ambiguité des lois. Il n'y a pas de discours si clair qu'il ne puisse se prêter à différentes interprétations. Peut-être aussi manquons-nous des sens nécessaires pour tout entendre et expliquer avec précision. — Exemples des erreurs dans lesquelles souvent nous font tomber nos sens.

Exemples : les Mahométans et les Païens; saint Louis; les guerres de religion; industrie des animaux; leurs habitudes, leurs mœurs; les

femmes Basques; les Mexicaines; les Italiens; les Espagnols; Héraclite et Phérécyde; Ulysse et Circé; Aristote et Varron; Démocrite; Aristote; Sénèque, Possidonius; Arcésilas; Denys d'Héraclée; Pyrrhon; Le Tasse; Épicure; Crantor; quelques nations du Nouveau-Monde; Socrate; saint Augustin; Tacite; Platon; Cicéron; Velléius; Zénon; Chrysippe; Plutarque; Platon; Anaxagore; Empédocle; Thalès; Numa; Anaximandre; Pythagore; Xénophon; Théophraste; les Égyptiens; Mahomet; Alexandre; les Gètes; Amestrès; les idoles de Thémixtitan; les Carthaginois; les Lacédémoniens; les Corybantes; les Ménades; les Mahométans; Auguste; les Thasiens; Trismégiste; les Stoïciens; Érasistrate; Empédocle; Moïse; les Épicuriens; Thémistocles; Démosthènes; Montaigne; les peuples de l'Amérique; les Scythes; Plutarque.

C'EST, à la vérité, une tresutile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent, tesmoignent assez leur bestise: mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, commé Herillus le philosophe ¹, qui

¹ DIOGÈNE LAERCE, l. 7, segm. 165. — C.

logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents; ce que ie ne crois pas : ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes, et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger, car il n'avoit aucune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, ie les aime bien; mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel, homme de grande reputation

de sçavoir, en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compagnie de mon pere, avecques d'autres hommes de sa sorte, luy fait present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis ; sive, Liber creaturarum, magistri Raimondi de Sebonde* ; et parce que la langue italienne et espaignole estoient familiares à mon pere, et que ce livre est basti d'un espaignol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un ex-

! Dans la première édition des Essais, et dans celle de 1588, in-4°, ce titre est simplement en français de cette manière, *la Théologie naturelle de Raimond Sebond.*—C.

secrable atheïsme ; car le vulgaire, n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles memes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contre-rooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum¹ ;

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement. Or,

¹ On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révééré. LUCRET. l. 5, v. 1139.

quelques iours avant sa mort, mon pere, ayant, de fortune, rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à représenter : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en viens à bout, comme ie peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort. Je trouva belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre

de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de saint Thomas d'Aquin; car, de yray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur et inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre),

c'estoit un tressuffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette obiection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté; et, à cette cause, nous fault il, avecques autant plus de douceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce serait mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien: toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes,

et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion: mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprise d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur scaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par tous ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy debvons encores, et rendons, une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer: il en fault faire de mesme, et accompagner nostre foy de touté la raison qui est en nous; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de

nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouissions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbransler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisòs fluctus rupes ut vastà refundit,
 Et variàs circum latrantes dissipat undas
 Mole suâ ' :

si ce rayon de la divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feust iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses desportements et sa vie: et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tousiours au dessous: là où, au regard de l'avantage de nostre reli-

' Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (*Vers d'un Anonyme, à la louange de Ronsard.*)

gion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et debvroit on dire, « Sont ils si iustes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon saint Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanction qu'il esperoit trouver en nos mœurs, del'en destourner instamment¹, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si sainte creance : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelatz et peuple de ce temps là, s'esta-

¹ JOINVILLE, c. 19, p. 88, 89.—C.

blit¹ d'autant plus fort en nôtre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la sainte Parole² : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*³. Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pres-

¹ Montaigne pourroit bien avoir emprunté cette belle histoire d'un conte de Boccace, où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici. *Giornata prima, Novella 2.*—C.

² *Evang. S. Matth. c. 17, v. 19.*—C.

³ Croyons, nous connoissons bientôt la route de la vertu et du bonheur. *QUINTIL. Inst. l. 12, c. 11.*

sent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenemens et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme, quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours? ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progres si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent

doubeuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduite et loy de nostre vie : peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees, et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince, pour la deffense de la religion : » souviene vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party; la negative, de quel aultre party e'estoit l'arc boutant : et oyez ' à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents

' Ici, Montaigne se moque tout doucement des catholiques, comme dit M. Bayle dans son Dictionnaire, à l'article *Hotman*, remarque 1. — C.

qui disent qu'il faut faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoing : en combien faict la France pis que de le dire? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceulx qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compagnie de gents d'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progresz en nos mouvements publicques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Je veois cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne :

nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion; à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu (comme on ¹ dict). Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy; au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plai-

¹ Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et *lui faire barbe de paille*. On disoit du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre*. Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux dieux, l: 1, c. 11. — C.

sirs, la gloire, et nos amis : le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'obiet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en troque de l'un pour l'autre? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'aventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoi, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy diet il. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veulx tu ¹ pas que ie croye qu'A-

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène le Cynique*, l. 6, segu. 39.—C.

gesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront misérables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre? » Ces grandes promesses de la beatitude éternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non iam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prolonga senex aut cornua cervus¹ :

« ie veulx estre dissolt, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ² : » la force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour iouir plus promptement des es-

¹ Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. LUCRET. l. 3, v. 612.

² S. PAUL, dans son *Épître aux Philipp.* c. 1, v. 23. — C.

perances qu'il leur donnoit. Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrés au país où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyons ses promesses: ces considerations là doibvent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines: une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire; nous sommes ou perigordins ou allemans. Et ce que dict Plato ¹, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance: ce roolle ne touche point un vray chrestien; c'est à faire aux religions mortelles, et humaines, d'estre receues par une

¹ *Des lois*, l. 10.

humaine conduite. Quelle foy doit ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire! une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en nostre ame aucune production reglee? Ils establissent, dit il ¹, par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix ², toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son

¹ *De Republ.* l. 1, vers le commencement.—C.

² C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second livre, et au commencement du troisieme de sa *République*.—C.

plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté longtemps se moquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant¹, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions; comme si les dieux s'ostoient et se remettoient selon l'affaire de Bion². Platon, et ces exemples, veulent conclure que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsmes estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Bion*, l. 4. segm. 4.—C.

² Cette réflexion, si juste et si naturelle, est de Diogène Laërce lui-même, dans la *Vie de Bion*, l. 4, segm. 55. Comme il n'est pas riche de son fonds, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a.—C.

conscience : pourtant, ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la poitrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publiques. Autre chose est un dogme serieusement digeré; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervelléz, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre sainte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion » : comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre

ame et ioindre à nostre Createur, ce devroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aucunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces hauls ouvrages le caractere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort

à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre, car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles ¹, le soleil, les estoiles, les eaux, et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict saint Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres ². »

Atque adeò faciem cœli non invidet orbi
 Ipse Deus, vultusque suos corpus recludit
 Semper volvendo : seque ipsum inculcat et offert;
 Ut benè cognosci possit, doceatque videndo
 Qualis eat, doceatque suas attenderè leges ³.

¹ C'est-à-dire, *a fait tomber sous nos sens.*

² *Épître aux Romains, c. 1, v. 20. — C.*

³ Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel; en

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeissance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans iour, si la foy et la grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif pour le mettre à la voye de cette cognoissance ; ils le façonnent aucunement, et rendent capable de la

le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face ; il s'offre à nous, il s'imprime en nous, il veut être clairement connu, il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. MANIL.
l. 4, v. 907.

grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. Je sçais un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les desponillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceulx qui sont précipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes, que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, accerse; vel imperium fer¹;

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en fassent veoir ailleurs, et sur

¹ Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le: sinon, acceptez ce qu'on vous présente. Hor. epist. 5, l. 1, v. 6.

quelque aultre subiect, de mieulx tissues et mieulx estoffees. Je me suis, sans y penser, à demy desia engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes à verifier ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceulx cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malicieus que les premiers. On couche volontiers le sens des escripts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy; à un atheïste tous escripts tirent à l'atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocente : ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maïesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prends pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de

froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise¹ de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison, leur faire baisser la teste et mordre la terre sous l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐστὶ φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτὸν². Abbattons ce cuider³, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam*⁴. L'intelligence est en tous les dieux, dict Platon⁵, et point ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien de veoir

¹ Le néant. — E. J.

² Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. HÉROD. l. 7, c. 10, n. 5.

³ Cette présomption, cette pensée. — E. J.

⁴ Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. I. Epist. S. Petri, c. 5, v. 5.

⁵ Dans le Timée. — C.

nos utiles mortels et cadueques si proprement assortis à nostre foy sainte et divine, que, lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et cadueques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond; voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude, par argument et par discours. Car saint Augustin ¹, plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance, que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne scauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables auxquelles l'homme confesse ne rien veoir; et cela fait il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing

¹ *De Civit. Dei*, l. 21, c. 5. — C.

d'aller triant des rares exemples; et qu'elle est si manque¹ et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le malaysé luy sont un; que tous subiects egualement, et la nature en general, desadvoue sa iurisdiction et entremise. Que nous presche la Verité², quand elle nous presche De fuyr la mondaine philosophie; quand elle nous inculque si souvent³, Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme, qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir; et Que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? ces sentences du saint Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veulx maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soumission et obeïssance à son auctorité :

¹ *Si fautive.*—E. J.

² S. Paul aux Colosses, c. 2, v. 8.—C.

³ *Corinth.* c. 3, v. 19.—G.

mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme. Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : voyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands avantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cog-

noistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons nous cettuy là ¹? *Quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profectò*

¹ C'est-à-dire, le stoïcien Balbus qui, dans le livre de Cicéron, *de naturâ Deorum*, l. 2, c. 53, parle ainsi : *Quorum igitur, etc.* « Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison, savoir, les dieux et les hommes, qui sont certainement ce qu'il y a de plus excellent. » — C.

nihil est melius : nous n'aurons jamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvre, qu'a il en soy digne d'un tel avantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste regle;

Cùm suspicimus magni cœlestia mundi
 Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
 Et venit in mentem lunæ solisque viarum¹;

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris²,

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volonte, qu'ils regissent, poul-

¹ Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune. LUCRET. l. 5, v. 1203.

² Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. MANIL. l. 3, v. 58.

sent et agitent à la mercy de leurs influences,
selon que nostre raison nous l'apprend et
le treuve;

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alternâ mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis¹;

à veoir que non un homme seul, non un
roy, mais les monarchies, les empires, et
tout ce bas monde, se meut au bransle des
moindres mouvements celestes :

Quantaque quàm parvi faciant discrimina motus :
Tantum est hoc regnum quod regibus imperat
ipsis² :

¹ Elle reconnoît que ces astres que nous voyons si
éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire ;
que les mouvements de l'univers sont assujettis à des
lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées
est déterminé par des signes certains. MANIL. l. 1,
v. 60.

² Que les plus grands changements sont produits
par ces mouvements insensibles, dont l'empire su-
prême s'étend jusque sur les rois. MANIL. l. 1, v. 55,
et l. 4, v. 93.

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt* ? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucun commerce avecques eulx, que d'obeissance? Disons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoi! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est mer-

' Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? *Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 8.*

veilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustiaè* !¹ Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste ? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras ? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque ? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux ? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est caligo mentium ; nec tantùm necessitas errandi, sed errorum amor*.² *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multacogitantem*.³ La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calami-

¹ Ah ! que les bornes de notre esprit sont étroites !
CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 31.

² Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. SENEC. *de Irâ*, l. 2, c. 9.

³ Le corps corruptible appesantit l'âme de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. *Bibl. la Sagesse*, c. 9, v. 15.

teuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse: elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compagnons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx ?

' C'est-à-dire, avec les animaux purement terrestres, toujours rampants sur la terre, et, par cela même, de pire condition que les deux autres espèces qui volent dans l'air ou nagent dans les eaux.—C.

par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques : si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon¹, en sa peinture de l'aage doré sous Saturne, compte, entre les principaux avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles; par où il acquerroit une tresparfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire : nous faut il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sur le fait des bestes? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche

¹ En son dialogue intitulé *le Politique*.—C.

la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles? c'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous: par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand' merveille si nous ne les entendons pas: aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes¹. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus², Melampus³, Tiresias⁴, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy⁵, il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvemens. Il nous fault

¹ Anciens peuples sur la côte occidentale du golfe Arabique, ainsi nommés parce qu'ils habitoient dans des cavernes. — C.

² Voyez PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane*, l. 1, c. 20. — C.

³ APOLLODORE, l. 1, c. 9, § 11. — C.

⁴ *Id.* l. 3, c. 6, § 7. — C.

⁵ PLINE, l. 6, c. 30. — C.

remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens ; aussi ont les bestes des nostres , environ à mesme mesure : elles nous flattent , nous menacent , et nous requierent ; et nous elles. Au demourant , nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication , qu'elles s'entr'entendent , non seulement celles de mesme espece , mais aussi d'especes diverses :

Cùm pecudes mutæ ; cùm denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere ,
Cùm metus aut dolor est , et cùm iam gaudia
gliscunt ¹.

En certain abbayer un chien , le cheval cognoist qu'il y a de la cholere ; de certaine aultre sienne voix , il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont pas de voix , par la societé d'offices que nous veoyons en-

¹ Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différens ; selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. *Lucret.* l. 5, v. 1058.

tre-elles, nous argumentons ayseement quelque aultre moyen de communication; leurs mouvements discourent et traictent.

Non aliâ longè ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ¹.

Pourquoy non? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires, par signes : i'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeulx :

E 'l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole².

¹ Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégayements, force les enfants à recourir aux gestes. LUCRET. l. 5, v. 1029.

² Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta del Tasso*, atto 2, nel coro, v. 34.

Quoy des mains ? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruons, commandons, incitions, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, iniurions, mesprisons, desfions, despitions, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non ? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, nous renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, assureons, enquerrons. Quoy des sourcils ? quoy des espaules ? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible, sans discipline, et un langage pu-

blicque ; qui faict , veoyant la varieté et usage distingué des aultres , que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la nécessité en apprend soudain à ceulx qui en ont besoing ; et les alphabets des doigts , et grammaires en gestes ; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx ; et les nations que Pline ¹ dict n'avoir point d'aultre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere , aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien ² , sire , quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens ? » « Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu , et tant que tu as voulu , sans iamais dire mot. » Voylà pas un taire parler ³ et bien intelligible ?

Au reste , quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des

¹ L. 6, c. 30.—C.

² PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot *Agis*.—C.

³ *Un silence éloquent*.—E. J.

animaux? Est il police reglee avec plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue, que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos, dixere ¹.

Les arondelles ², que nous veoyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion ³, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable texture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree,

¹ Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. *Géorg.* l. 4, v. 219.

² *Les hirondelles.*—E. J.

³ *Sans discernement.*

que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leurs palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoi espaisit l'araignee sa toile en un endroit, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter: nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoy attribuons nous à ie

ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quæster, par art, les choses nécessaires à nostre conservation; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresinjuste marastre : mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee. Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aucune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de tous moyens nécessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes vulgaires que i'ois faire aux hom-

mes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalles aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné; nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poïntes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, et de soye, selon le besoing de leur estre: les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assailir et pour deffendre, et les a elle mesme instructés à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; tandis que l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage;

Tùm porrò puer, ut sævis proiectus ab undis
 Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
 Vitali auxilio, cùm primùm in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris natura profudit,
 Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est
 Cui tantum in vitâ restet transire malorum.
 At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,

Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
 Denique non armis opus est, non mœnibus altis
 Queis sua tutentur, quando omnibus omnia largè
 Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum¹ :

ces plaintes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande, et

¹ Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel, pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance; et n'a-t-il pas raison de pleurer l'infortuné à qui il reste tant de maux à souffrir! Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements: il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. LUCRET. l. 5, v. 223.

une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoins tant de nations qui n'ont encores gousté aucun usage de vestemens; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, sous un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes; car tous les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espauls, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se fait la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfans ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes¹ eslevoient les leurs en toute

¹ PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 13.—C.

liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne voye se plaindre et gemir longtemps aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction;

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti ¹:

qui faict doute qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust queter sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa nécessité, sans aultre culture et artifice; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoings les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et

¹ Car chaque animal sent sa force et ses besoins.
LUCRET. l. 5, v. 1032.

sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas notre seule nourriture, et que, sans labourage, notre mere nature nous avoit munis à planté¹ de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice;

Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore
Conterimusque boves et vires agricolarum² :

le debordement et desreglement de nostre

¹ *A planté, c'est-à-dire, avec plénitude; du latin plenitas, et non du français plante: l'expression de plus plainement, qui suit, le prouve.—E. J.*

² *La terre produit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les rians vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces productions aux efforts de nos bras; le taureau maigrit sous le joug, le cultivateur s'épuise à la charrue. LUCRÈT. l. 2, v. 1157.*

appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaux, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards, pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aucunement à ses aultres services); quand les taureaux vont au combat, ils respandent et iectent la poussiere à l'entour d'eulx; les sangliers affinent¹ leurs deffenses, et l'inchneumon,

¹ *Aiguisent, affilent.* Je n'ai point trouvé dans les vieux dictionnaires le mot *affiner* dans le sens qu'il a ici.—C.

quand il doibt venir aux prises avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen, qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiourir, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens ? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques

eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx ; et changeons d'idiome, selon l'espece.

Cosi per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna ¹.

Il me semble que Lactance ² attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece : Aristote ³ allegue, à ce propos, le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

Variaëque volucres....

Longè alias alio iaciunt in tempore voces....

¹ Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles : peut-être veulent-elles ainsi épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, *nel purg.* c. 26, v. 34.

² *Inst. Divin.* l. 3, c. 10.—C.

³ *Hist. des Animaux*, l. 4, c. 9, vers la fin.—C.

Et partim mutant cum tempestatibus unâ
Raucisonos cantus ¹.

Mais cela est à sçavoir quel langage parleroit cet enfant, et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point; ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aures, mais plustost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celui du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aures, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines,

¹ Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps; il en est même dont la voix rauque change avec les saisons. LUCRET. l. 5, v. 1077, 1080, 1082, 1083.

et pour nous ramener et ioindre au nombre : nous ne sommes ny au dessus, ny au dessous du reste. Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

*Indupedita suis fatalibus omnia vincis*² :

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

*Res.... quæque suo ritu procedit; et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant*².

Il fault contraîndre l'homme, et le renger dans les barrières de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecti de pareille obligation que les aultres

¹ Tout est enchainé par les liens de la destinée. LUCRET. l. 5, v. 874.

² Tous les êtres ont leurs progrès particuliers; tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. LUCRET. l. 5, v. 921.

creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls, et le veritable; c'est un avantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier: car de là naist la source principale des maux qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dis doncques, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie: nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez; et de plus riches effects, des facultez plus riches; et confesser, par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaux, ou quelque aultre meilleure. Pourquoi imagi-

nous nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect? ioinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à reglement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir reglement par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble, car ie priserois bien autant des graces toutes miennes, et naïfves, que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquérir une plus belle recommandation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature. Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le las-

chent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrons au bord de l'eau approcher¹ son aurreille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra², d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer, n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination³ et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict, se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; et ce qui est liquide, plie soubs le faix? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions,

¹ PLUTARQUE, *De l'industrie des Animaux*, c. 12.
—C.

² *S'il entendra.*—E. J.

³ *Un raisonnement.*—Du latin *ratiocinatio*.

de quoy les bestes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles. Et si nous voulons prendre quelque avantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme avantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides ¹ estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces ² plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aucuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompagner à la mort comme en la

¹ PLUTARQUE, *Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 3.—C.

² HÉRODOTE, l. 5.—C.

vie ? des armées entières se sont ainsin obligées à leurs capitaines : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoît ces promesses ¹ : « Nous iurons de nous laisser enchainner, brusler, battre et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service : »

Ure meum, si vis, flammâ caput, et pete ferro,
Corpus, et intorto verbere terga seca ² :

e'estoit une obligation veritable; et si, il s'entrouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes

¹ Ceci est tiré de Pétrone : *Sacramentum iuravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari, et quidquid aliud Eumolpus iussisset; tanquam legitimi gladiatores domino corpora animasque religiosissimè addicimus*, Sat. c. 117, et p. 411, 412, Petronii cum notis varior. anno 1669.—C.

² Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, perce mon corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. TIBULL., eleg. 9, l. 1, v. 21.

enterroient leur roy ¹, ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son enchanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre, et cuisinier : et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx, montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez, par l'espine du dos, jusques au gozier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tombe. Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable, que celui que nous faisons aux oyseaulx, aux chevaulx, et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité ? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes ² voyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sont fols, disoit il ; c'est celui qui me traicte et nourrit, qui me sert : » et ceulx qui entretiennent les bestes, se

¹ HÉRODOTE, l. 4.—C.

² Voyez DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène-le-Cynique*, l. 6, segm. 75.—C.

doivent dire plutôt les servir, qu'en être servis. Et si, elles ont cela de plus généreux, que jamais lion ne s'asservit à un autre lion, ny un cheval à un autre cheval, par faute de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes : ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les autres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

Serpente ciconia pullos

Nutrit, et inventa per devia rura lacerta....

Et leporem aut capream famulae Iovis et generosae

In saltu venantur aves ¹,

Nous partisons ² le fruit de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphi-

¹ La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin des routes frayées....; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. Juv. sat. 14, v. 74, 81.

² Nous partageons.—E. J.

polis, en Thrace, les chasseurs ¹, et les faulcons sauvages, partissent iustement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prise, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers ², de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote ³ dict que la Seche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire iusques à que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attrapper.

¹ PLINE, l. 10, c. 8, § 10.—C.

² Des *collets*, sorte de lacs à prendre des lièvres.—C.

³ PLUTARQUE, *De l'industrie des Animaux*, c. 28.—C.

Quant à la force, il n'est animal au monde, en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant, et un crocodile, ny tels aultres animaux, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes : les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla¹; c'est le desieusner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumpphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode : et, quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon,

¹ Ici Montaigne fait allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenail; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres avecques de l'eau de marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus¹, qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistrise d'eschole. Chrysippus, bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaux que nul aultre philosophe, considerant les mouve-

¹ PLUTARQUE, *De l'industrie des Animaux*, c. 13.
—C.

ments du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la quête de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'autre; et, aprez s'estre assuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander; il est contrainct de confesser¹ qu'en ce chien là un tel discours se passe: « I'ay suyvi iusques à ce carrefour mon maistre à la trace; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins: ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là; il fault doncques infailliblement qu'il passe par cette aultre: » et que, s'assurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties,

¹ *SEXTUS EMPIRICUS, Pyrrh. Hypot. l. 1, c. 14.*

vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce ? Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler ; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former, et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens ; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent ; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admira-

¹ *Georgius Trapezuntius*, qu'on nomme présentement en français *George de Trébisonde*, l'un de ces savants qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les belles-lettres. Eugène IV l'honora de la conduite d'un des collèges de Rome.—C.

tion cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque¹ dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre

¹ *De l'adresse des Animaux*, c. 18.—C.

de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et seroidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit tous les assistants. Des bœufs servoient aux iardins royaux de Suse pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser

¹ *Se revenir, se recolligere. NICOT.* — On ne dit plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil, d'une pamoison, d'un évanouissement, etc.* — C.

de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (cómme il s'en veoid plusieurs en Languedoc); on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre¹, qu'il estoit impossible, par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage; et, ayants fait leur tasche, ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres. Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruit: or, laissant à part ce que Democritus² iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre³ et à couldre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique,



¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 20.
— C.

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 14.
— C.

³ *Faire de la toile.*—E. J.

et plusieurs animaux, par leur imitation, à faire la médecine. Aristote¹ tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing; d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole sous leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant: nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude; et entre les libres mesme, il n'est pas un² et pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson; le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 18.

—C.

² *Ce chant n'est pas exactement le même.*—E. J.

l'autre; on oyt corriger les fautes, et sent on aucunes reprehensions du precepteur. I'ay veu, dict' Arrius, aultrefois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels tous les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressés à se mouveoir², et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre. Il s'en est veu³ qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tancez et battus de leurs maistres.

¹ C'est une traduction assez exacte de ce que Arrien dit avoir vu, *Hist. indic.* c. 14, p. 328, ed. Gronov. Montaigne, ou ses imprimeurs, ont mis ici *Arrius* pour *Arrianus*. —C.

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. —C.

³ *Id. ib.*; PLINE, l. 8, c. 3. —C.

Mais cette aultre histoire de la pie , de laquelle nous avons Plutarque ¹ mesme pour respondant , est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier , à Rome , et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour , il adveint que certaines trompettes s'arrestèrent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela , et tout le lendemain , voylà cette pie pensifve , muette , et melancholique ; de quoy tout le monde estoit esmerveillé , et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnée , et qu'avecques l'ouïe , la voix se feust quant et quant esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde , et une retraicte en soy mesme , son esprit s'exercitant , et preparant sa voix à représenter le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix , ce feut celle là , d'exprimer parfaictement leurs reprises , leurs poses , et leurs nuances ² , ayant quitté , par

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux* c. 18.
— C.

² *Mutations, changements.*—E. J.

ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir veu (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble ; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire ; ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux ¹, et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust atteindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dict que les corbeaux de Barbarie ² en font de mesme quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aulcunement voisine

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 12.
— C.

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 12,
— C.

de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba, que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons¹ y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'autres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois aysement ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonné : un iour, le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture; l'elephant,

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 10.
— C.

regardant de mauvais œil ce gouverneur , separa avecques la trompe et en meit à part la moitié ' , declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre , ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure , s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner , et le luy remplit de cendre. Cela , ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu , et que tout le monde sçait , qu'en toutes les armées qui se conduisoient du país de Levant , l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants , desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie , qui tient à peu prez leur place en une bataille ordonnée (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes) ;

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali , et nostris ducibus , regique Molosso ,

' PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux* , c. 12.
— C.

*Horum maiores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim* ;

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leurs discours, leur abandonnant la teste d'une bataille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust fait tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples, où cela soit advenu qu'ils se reiectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat ; comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes ^{*}, aus-

^{*} Les ancêtres de nos éléphants combattoient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome ; ils portoient dans les combats des tours armées, des attirails de guerre, et des cohortes entières. *Juv. sat. 12, v. 107.*

^{*} C'est ce que plusieurs peuples avoient fait long-

quels ils payoient sölde, et faisoient partage au butin : et monstroient ces animaulx autant d'adresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre; car, selon mon opinion, qui contreroullera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez pais et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir et tout le passé. I'ay veu aultrefois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain pais, desquels, parce que nous

temps auparavant. Voyez *PLIN. Nat. Hist.* l. 8, c. 40; et *ÆLIAN. Var. Hist.* l. 14, c. 46. —C.

n'entendions aucunement le langage, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestemens, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas; comme il nous advient au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres; de celles la, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture: mais, de ce qu'elles ont de particulier, que sçavons nous que c'est? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle: si faisoit bien encores la murene de Cras-

sus ¹, et venoit à luy quand il l'appelloit ; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse ; et i'ay veu des gardoirs assez , où les poissons accourent, pour manger , à certain cri de ceulx qui les traictent.

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus ² :

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ³ ont quelque participation de religion , d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications , on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras ; et, tenant les yeulx fichez vers le soleil levant , se planter longtems en meditation et contemplation , à certaines heures du iour , de leur propre inclination , sans instruction et sans precepte. Mais , pour ne veoir aul-

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 24, —C.

² • Ils ont un nom ; et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. MARTIAL. *epig.* 29, l. 4, v. 6.

³ PLINIE, l. 8, c. 1.—C.

cune telle apparence ez aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes ¹ remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : il veit, dict il, des fourmis partir de leur fourmilliere, portant le corps d'un fourmi ² mort vers une aultre fourmilliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et, aprez avoir esté ensemble quelque temps, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, penser avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 12, —C.

² *Fourmi*, que nous faisons féminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, et dans NICOT.—C.

dos, et emportèrent chez eux, laissant aux autres le corps du tressassé. Voilà l'interprétation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants, et nous meslons à cette cause sottement d'en opiner. Or, elles produisent encore d'autres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et dernière bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste¹, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*², à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de

¹ PLINE, l. 32, c. 1.—C.

² C'est une fable; mais en effet *remora* signifie retardement, ce qui arrête; et *remorari*, arrêter, retarder.—E. J.

vaisseaux auxquels il s'attache. Et l'empereur Caligula¹, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson; lequel il fait prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors. Un citoyen de Cyzique² acquit iadis reputation de bon mathemati-cien, pour avoir apprins la condition de l'herisson; il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines pre-

¹ PLINE, l. 32, c. 32.—C.

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 15,
—C.

ditions du vent qui avoit à tirer. Le cameleon¹ prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe² se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attrapper ce qu'il cherche : au cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est par l'effet de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé,

¹ PLUTARQUE, *ib.* c. 28.—C.

² Le *polype*, sorte de poisson.—E. J.

les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux : nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir ; il fault bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation ; car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produit ; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine¹, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient ; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gagne contremont iusques à la main, et endort l'atouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse : mais elle n'est pas inutile à la torpille ; elle la sent, et s'en sert, de ma-

¹ Seine, sorte de filet à prendre du poisson. — E. J.

niere que, pour attrapper la proie qu'elle queste, on la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous assurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens, celui qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste, de toutes parts, celui des petits au secours duquel elle courra premierement: par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique, que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre, et mourir, des

bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple,

Tenez chauds les pieds et la teste :
 Au demourant, vivez en beste :

la generation est la principale des actions naturelles; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela: toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale, comme plus effectuelle;

More ferarum

Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
 Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
 Pectoribus positis, sublatis semina lumbis ¹;

¹ On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'ac-

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
 Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
 Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
 Eicit enim sulci rectâ regione viâque
 Vomere, atque locis avertit seminis ictum ¹.

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles representent en

couplement des quadrupèdes, parce que, dans cette attitude, la situation horizontale de la poitrine et l'élevation des reins favorisent la direction du fluide générateur. LUCRET. l. 4, v. 1261.

¹ Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux, et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise, sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. LUCRET. l. 4, v. 1266.

cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une egualité tresequitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus ¹, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger ; et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se iecta dans le feu, où il feut bruslé : comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ² ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort ; et, quant on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'autres nomment sympathie ; les bestes en

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 14.

— C.

² *Id. ibid.*

sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaine accointance des uns aux aultres, iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choix, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables. Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance; les stoiciens disent qu'un homme auroit de quoy se substan-

ter d'une olive par iour: la delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deponit consule cunnum ¹.

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles: ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avecques plus de moderation sous les limites que nature nous a prescripts; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche; et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui

¹ La volupté ne lui semble pas plus piquante dans les bras de la fille d'un consul. HOR. sat. 2, l. 1, v. 69.

ont pulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes ¹ le grammairien, en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné ; car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit ; il ne la perdoit de vue que le moins qu'il luy estoit possible ; et luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessous son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon ² amoureux d'une fille ; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope ; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia : et il se veoid tous les iours des magots furieu-

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 16.

— C.

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 16.

— C.

sement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'adonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus¹, et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe iuvençæ

Ferre patrem tergo : fit equo sua filia coniux :
 Quasque creavit, inquit pecudes caper : ipsaque cuius
 Semine concepta est, ex illo concipit ales².

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent tous mouillez, s'estant apperceu

¹ *De Venatione*, l. 1, v. 236. — C.

² La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les desirs du cheval dont elle est née : le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oïseau féconde l'oïseau à qui il a donné l'être. OVID. *Métam.* fab. 9, l. 10, v. 28.

que le sel ¹, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit jamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; iusques à ce que son maistre, decouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire: les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, rafraichir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance,

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 15; et ÉLIEN, *de Animalibus*, l. 7, c. 42. — C.

de peur qu'ils ne se corrompent et pourris-
sent. Mais la caution et prevention ¹ dont
ils usent à ronger le grain de froment,
surpasse toute imagination de prudence hu-
maine : parce que le froment ne demeure
pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit,
se resoult, et destrempe comme en laict, s'a-
cheminant à germer et produire ; de peur
qu'il ne devienne semence, et perde sa na-
ture et propriété de magasin pour leur nour-
riture, ils rongent le bout par où le germe
a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et
pompeuse des actions humaines, ie sçaurois
volontiers si nous nous en voulons servir pour
argument de quelque prerogative, ou, au
contraire, pour tesmoignage de nostre im-
becillité et imperfection ; comme de vray, la
science de nous entredesfaire et entretuer,
de ruyner et perdre nostre propre espece,
il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se
faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni

¹ *La précaution et la prévoyance.*—E. J.

Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Expiravit aper maioris dentibus apri¹?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant ; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel , et les entreprises des princes des deux armées contraires :

Sæpè duobus

Regibus incessit magno discordia motu :
Continuòque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere².

Je ne vois jamais cette divine description , qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers , qui nous ravissent de leur horreur et

¹ Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus faible que lui ? Dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux ? JUVEN. sat. 15, v. 160.

² Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut sentir la fureur des combats dont le peuple est agité. VIRG. *Georg.* l. 4, v. 67.

espoivement, cette tempeste de sons et de cris,

*Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virûm vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi* ¹;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considérer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien legieres occasions esteincte :

*Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello* ² :

toute l'Asie se perdit, et se consumma en

¹ L'acier renvoie ses éclairs au ciel ; les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain ; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. LUCRET. l. 2, v. 325.

² On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, épuisa toute la Grèce. HOR. epist. 2, l. 1, v. 6.

guerres pour le macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement, plusieurs batailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvi-
rent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espusees, pour le service de ses entreprises :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam

Fulvia constituit, se quoque uti futuam.

Fulviam ego ut futuam ! quid ; si me Manius oret

Pædicem, faciam ? non puto, si sapiam.

Aut futue, aut pugnemus, ait : quid, si mihi vitâ

Charior est ipsâ mentula ? signa canant !

¹ Cette épigramme, composée par Auguste, nous

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné) : or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre ;

Quàm multi Lybico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,

a été conservée par Martial, *épigr.* 20, l. II, v. 3. Voici la traduction libre que Fontenelle a faite de cette petite pièce, qu'on ne pouvoit traduire littéralement dans une langue aussi chaste que la nôtre :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me vent assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc ! Est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?

Qui ? moi, que je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en ait envie ?

A ce compte, on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.

Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi ?
Elle est bien laide ! Allous, sonnez trompettes.

Montaigne s'adresse ici à une dame d'une qualité distinguée, qui l'avoit chargé de faire l'apologie de Sebond, et à laquelle nous devons par conséquent ce chapitre douzième, le plus long, et, au jugement de bien des gens, le plus curieux.—C.

Vel quàm sole novo densæ torrentur aristæ,
 Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis;
 Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita
 tellus¹ :

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant
 de testes, c'est tousiours l'homme, foible,
 calamiteux et miserable; ce n'est qu'une
 fourmilliere esmeue et eschauffee;

It nigrum campis agmen²;

un souffle de vent contraire, le croassement
 d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un che-
 val, le passage fortuite d'un aigle, un songe,
 une voix, un signe, une brouee³ matiniere,

¹ Comme les flots innombrables qui roulent en
 mugissant sur la mer de Lybie, lorsque, amenant
 l'hiver, l'orageux Orion se plonge dans les eaux :
 comme les innombrables épis qui, au retour de l'été,
 frémissent sur les rives de l'Hermus, ou dans les
 champs dorés de la Lycie : ainsi les boucliers retentis-
 sent, ainsi la terre tremble sous les pas des guerriers.
Eneid. l. 7, v. 718.

² Le noir essaim marche dans la plaine. *Eneid.*
 l. 4, v. 404.

³ Un brouillard, une brume du matin.

suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouï; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble ¹, que Sertorius battit en Espagne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui iactu compressa quiescent ² :

¹ Ici Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison ; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Cara-citaniens*, peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Voyez, dans PLUTARQUE, la *Vie de Sertorius*, c. 6.—C.

² Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement, Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un instant.

Georg, l. 4, v. 86.

qu'on descouple¹ mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vivvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers² sont iectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes,

¹ *Qu'on lâche, qu'on détache une couple, etc.*
— E. J.

² *Savatier, ou savetier, dit Cotgrave.—Savatier a été en usage long-temps avant Montaigne; car, du temps de Villon, on disoit savatier :*

Et vous, Blanche la savatière.

Savatier vient fort naturellement de *savate*, mot très-usité encore aujourd'hui. — C.

et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poissantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison, qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre, au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gar doit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien¹, appercevant les meur-

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 12.—C.

triers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la vøye de la iustice. Autant en feut le chien du sage Hesiode¹ ayant convaincu les enfans de Ganistor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un aultre chien², estant à la garde d'un temple à Athenes, et ayant aperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le iour estant venu, se teint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 12. — C.

² *Id. ibid.*—La même histoire, ou plutôt la même fable, est dans ÉLIEN, *de Animal.* l. 7, c. 13.—E. J.

son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrèrent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puni : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous ayons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Appion¹ recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit

¹ Voyez AULU-GELLE, l. 5, c. 14; et SÉNÈQUE, de *Benef.* l. 2, c. 19. — C.

un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androclus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroi, et hors de soy. Androclus, ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre, c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'aultre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'em-

pereur fait appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dict il, estant consul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, de me desrober de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gagner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pais là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis¹ sur une caverne cachee et inaccessible, et ie me iectay dedans. Bientost aprez y survint ce

¹ *Je rencontrai une caverne, etc. Embattre signifie arriver en quelque lieu, soit par dessein, soit par des cas d'aventure. Qui sont ces gens qui ainsi se sont embattus en ces pays, c'est-à-dire, sont entrez ou se sont ruez dedans? NICOT. — Je m'embatis sur luy, je le rencontrai par hazard. COTGRAVE.—C.*

lion, ayant une patte sanglante et blecée, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivée, i'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me présentant sa patte offensée, et me la montrant comme pour demander secours: ie luy ostay lors un grand escot¹ qu'il y avoit, et, m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyy le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquimes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meil-

¹ *Un grand éclat de bois.* — Escot signifie ici une écharde, un piquant de chardon ou de bois: et, pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire françois et anglais de Cotgrave. — *Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli*, dit Andronicus dans AULU-GELLE. *Noct. Attic.* l. 5, c. 14. — C.

leurs endroicts, que ie faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là; et, à ma troiesme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voylà l'histoire qu'Androclus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de tous, il feut mis en liberté, et absouls de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut faict present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Ap-pion, Androclus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chacun dire en les ren-

contrant : Voilà le lion, hoste de l'homme :
Voilà l'homme medecin du lion.»

Nous pleurons souvent la perte des bestes
que nous aimons; aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttis que humectat grandibus ora¹.

Comme aulcunes de nos nations ont les
femmes en commun; aulcunes, à chascun la
sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre
les bestes; et des mariages mieulx gardez
que les nostres? Quant à la societé et con-
federation qu'elles dressent entre elles pour
se liguer ensemble et s'entrescourir, il se
veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres
animaulx, qu'au cry de celuy que vous of-
fensez, tout la troupe accourt à son ayde,
et se rallie pour sa deffense : l'escare²,
quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses

¹ Ensuite venoit, sans harnois et sans ornement,
Æthon, son cheval de bataille, pleurant, et laissant
tomber de ses yeux de grosses larmes. *Eneid.* l. 11,
v. 89.

² L'escare, espèce de poisson.—E. J.

compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne; et, si d'aventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraissent ¹. Les barbiers ², quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants ³ un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'autre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmi elles: ils tiennent que la baleine ⁴ ne marche jamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela *la guide*: la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi fa-

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 26.
— C.

² Les *barbeaux*, autre espèce de poisson. — E. J.

³ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 26.
— C.

⁴ PLUTARQUE, *ib. c. 32.* — C.

eilement que le timon faict retourner la navire; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort; et pendant son sommeil, la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse; et si, de fortune, elle l'escarte ¹, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a une pareille société ² entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormi, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant, et l'adver-

¹ *Si, par hasard, elle s'écarte de lui, etc.*—E. J.

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 32.

tissant de son dangier : il vit des demeurants¹ de ce monstre , qui le receoit familièrement en sa bouche , et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents , et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez , et , s'il veult fermer la bouche , il l'advertit premierement d'en sortir , en la serrant peu à peu , sans l'estreindre et l'offenser. Cette coquille , qu'on nomme la Nacre² , vit aussi ainsin avecques le pinnothere , qui est un petit animal de la sorte d'un cancre , luy servant d'huissier et de portier , assis à l'ouverture de cette coquille , qu'il tient continuellement entrebaillee et ouverte , iusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre , et luy va pinceant la chair vivve , et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent

¹ *Des restes, des morceaux, etc. Des morceaux de chair qui sont demeurés entre les dents de ce monstre, comme Montaigne nous le dira lui-même bientôt après. — C.*

² PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 32 ; et CICÉRON, *de Natur. Deor.* l. 2, c. 48. — C.

la proye enfermee dans leur fort. En la maniere de vivre des thuns ¹, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote ² mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, carree ³ en tous sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales : puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egal à la largeur à la longueur.

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 29.—C.

² ARISTOTE, *Hist. des Anim.* l. 8, c. 13; et ÉLIEN, *de Animal.* l. 9, c. 42.—C.

³ PLUTARQUE, *de solertiâ Animal.* c. 21.—C.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce fait du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n'en feut compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion ¹, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant ², lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tigre ³, la plus humaine beste de toutes, que luy ayant esté inbaillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser, et le

¹ PLUTARQUE, *De l'adresse des Animaux*, c. 21.
— C.

² ARRIEN, *Hist. indic.* c. 14.—C.

³ PLUTARQUE, *de solertiâ Animal.* c. 19.—C.

troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'appriivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble. Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons¹, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamaiz nature tant honoré les couches, la naissance, et l'enfantement ? car les poètes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie, et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le sosltice, le plus court iour de l'an ; et, par son privilege, nous avons sept iours et sept

¹ PLUTARQUE, *de solertiâ Animal.*, c. 34. — C.

nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abandonner: s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espauls, le portent partout, et le servent iusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nyd pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque¹, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer: puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx

¹ PLUTARQUE, *de solertiâ Animal*, c. 34. — C:

fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer : et , au contraire , ce qui est bien ioinct , le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre , de sorte qu'il ne se peult ny rompre , ny dissouldre , ou endommager à coups de pierre , ny de fer , si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer , c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie ; car à toute aultre chose elle est impenetrable , close , et fermee , tellement qu'il n'y peult rien entrer , non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment , et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or , de quelle vanité nous peult il partir , de loger au dessous de nous , et d'interpreter desdaignusement , les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suyvre encores un peu plus loing

cette égalité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle; de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i' imagine, ie l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre, et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semble estre bien evidemment aux bestes; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux arquebusades, et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conçoit en

son ame un son de tabourin sans bruict,
une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, cum membra iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpè,
Et quasi de palmâ summas contendere vires¹ :

ce lievre, qu'un levrier imagine en songe,
aprez lequel nous le voyons haleter en dor-
mant, alonger la queue, secouer les iarrets,
et représenter parfaitement les mouvements
de sa course, c'est un lievre sans poil et
sans os :

Venantùmque canes in molli sæpè quiete
Iactant crura tamen subitò, vocesque repentè
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactive sequuntur inania sæpè
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant ;
Donec discussis redeant erroribus ad se² :

¹ Vous verrez des coursiers, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputoient le prix de la course. LUCRÈT. l. 4, v. 988.

² Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de

les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant , et puis iapper tout à fait , et s'esveiller en sursault , comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver : cet estrangier , que leur ame veoid , c'est un homme spirituel et imperceptible , sans dimension , sans couleur , et sans estre :

*Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpè levem ex oculis volucrem que soporem
Discutere , et corpus de terrâ corripere instant ,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur ¹.*

Quant à la beauté du corps , avant passer

nos chasseurs agitent tout à coup les pieds , aboient , et aspirent l'air à plusieurs reprises , comme s'ils étoient sur la trace de la proie ; souvent même , en se réveillant , ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux , jusqu'à ce que , revenus à eux , ils reconnoissent leur erreur. LUCRET. l. 4 , v. 992.

¹ Souvent le gardien fidèle et caressant qui vit sous nos toits dissipe tout à coup le sommeil léger qui couvroit ses paupières , se dresse avec précipitation sur ses pieds , croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. LUCRET. l. 4 , v. 999.

oultre il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraisemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantaisions¹ les formes à nostre poste :

Turpis romano belgicus ore color² :

les Indes la peignent noire et basannee, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche; comme aussi la balieure³, de gros cercles enrichis de

¹ *Nous nous en figurons les formes selon notre caprice, notre imagination, à notre fantaisie et à notre gré.*—E. J.

² Le teint belgeque dépare un visage romain. PROPERT. l. 2, eleg. 17, v. 26.

³ J'estime, dit Borel dans son *Trésor de Recher-*

pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice: et un homme d'aujourd'hui dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisons ioyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches: ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les

ches gauloises, que le mot de *baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou mâchoires. FROISSARD: *Perçoient bras, testes et baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, *levres* et *balieures* sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par *balieure*, Montaigne entend ici la *lèvre d'en bas*, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, et découvre les dents jusques au-dessous des racines. — C.

femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline ¹. Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommandation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve; les Espagnols, vuidee et estrillee : et entre nous, l'un la faict blanche, l'autre brune; l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoreuse; qui y demande de la mignardise et de la douceur; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon ² attribue à la figure spherique, les epicuriens ³ la donnent à la pyramidale plustost, ou carree,

¹ L. 6, c. 13. — C.

² Dans son *Timée*. — C.

³ Cic. de *Nat. Deor.* c. 10. — C.

et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule. Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur les loix communes : et, si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui le sont plus, à *multis animalibus decore vincimur*¹, voire des terrestres nos compatriotes; car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez, et non moins en toutes qualitez aux aërez. Et cette prerogative, que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus¹,

¹ Plusieurs animaux nous surpassent en beauté.
SEN. epist. 124.

² Dieu a courbé les animaux, et a attaché leurs

elle est vraiment poétique ; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel ; et l'encoleure des chameaux et des austruches , ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre ; quels animaulx n'ont la face en hault , et ne l'ont devant , et ne regardent vis à vis , comme nous , et ne descouvrent , en leur iuste posture , autant du ciel et de la terre , que l'homme ? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution ¹ , en Platon et en Cicero , ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? Celles qui nous retirent le plus ² , ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la bande : car , pour l'apparence exterieure et forme du visage , ce sont les magots ;

regards à la terre ; mais il a donné à l'homme un front sublime ; il a voulu qu'il regardât le ciel , et qu'il levât , pour contempler les astres , sa face majestueuse. OVIDE , *Mét. fab.* 2, l. 1, v. 54.

¹ Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier dans son *Timée* ; et par le dernier dans son traité *De la Nature des Dieux* , l. 2, c. 54, etc. — C.

² *Les bêtes qui nous ressemblent le plus.* — E. J.

Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis ¹!

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau ². Certes, quand i' imagine l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares ³, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables de emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubz leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement, c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier, ordonnent, pour remede aux passions amoureu-

¹ Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.

ENNIUS, apud CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 35.

² *Le porceau.* — E. J.

³ *Ses defectuosités, ses défauts.* — E. J.

ses, l'entière veue et libre du corps qu'on recherche ; et que, pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime ;

Ille quòd obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor ¹ :

or, encores que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance ², que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres : ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publicque :

Nec Veneres nostras hoc fallit ; quò magis ipsæ
Omnia summoperè hos vitæ postcœnia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore ³ :

¹ Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, se glacer sa passion, et l'amour s'envoler. OVID. *de Remed. Amor.* v. 429.

² De notre imperfection, defectuosité. — E. J.

³ C'est ce que les femmes savent parfaitement.

là où, en plusieurs animaux, il n'est rien d'eulx que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens ; de façon que de leurs excréments mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubz un voile corporel et terrestre. Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulusement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur ; et à eulx,

Elles ont grand soin de cacher ces arriere-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. LUCRET. l. 4, v. 1182.

nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence, et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque¹, ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent² que si Circé eust présenté à Ulysse deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysse eust deu plustost accepter celui de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : et disent que

¹ PLUTARQUE, *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 8. — C.

² PLUTARQUE, *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 8. — C.

la sagesse mesme eust parlé à luy en cette manière : « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger sous la figure et corps d'un asne. » Comment, cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre ? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teinct et nostre belle distinction de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, i'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousiours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme misérable, meschant, et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme pour se faire valoir, il fault qu'il y retire¹, comme nous

¹ *Y ressemble.* — E. J.

dirons tantost : par où il appert que ce n'est point par vray discours¹, mais par une fierté folle, et opiniastreté, que nous nous préferons aux autres animaux, et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours² de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix de ce nombre infiny de passions auxquelles nous sommes incessamment en prinse s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme fait bien Socrates, cette notable preroga-

¹ *Par des raisons solides.* — E. J.

² *Exalté de cette belle raison.* — *Surpayer une chose*, c'est la payer au-delà de son juste prix. — C.

tive sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté venerienne ¹, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest rarò, nocet scæpissimè, melius est non adhibere omninò, quàm, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : Sic, haud scio an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam, quam Rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodùm paucis salutaria, non dari omninò, quàm tàm munificè et tàm largè dari* ². De quel fruit pouvons nous estimer

¹ XÉNOPHON, *Apomnemoneum*, l. 1, c. 4, v. 12. —C.

² Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait à un danger visible, dans l'espoir d'un bien incertain; de même il vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'esprit, que nous appelons Raison, et qu'elle nous a accordée si libéralement, puisque cette noble faculté n'est salutaire

avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resiouissent; et du coeuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aulture entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes taches notables en la sienne: a lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie et la grammaire?

qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. *Cic. de Nat. Deor.* l. 3, c. 27.

Illiterati nùm minùs nervi rigent ¹ ?

et la honte et pauvreté moins importunes ?

Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur ² !

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université; et lesquels j'aïmerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses nécessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beauté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault gueres plus d'offices, de regles et

¹ Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour ? HOR. epod. l. 8, v. 17.

² C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies; vous ne connoîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse ! JUV. sat., 14, v. 156.

de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur; et ce neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tresordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'homme et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne voudrois suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir;

il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus¹.

¹ Ou plutôt l'épicurien *Colotes*. Voyez le traité que PLUTARQUE a écrit contre lui, c. 27 ; et FORBESYER, de *Abstinent*. l. I. — C.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE IV. A demain les affaires.	Pag. 1
CHAP. V. De la conscience.	7
CHAP. VI. De l'exercitation.	17
CHAP. VII. Des recompenses d'honneur.	45
CHAP. VIII. De l'affection des peres aux enfants.	56
CHAP. IX. Des armes des Parthes.	108
CHAP. X. Des livres.	117
CHAP. XI. De la cruauté.	155
CHAP. XII. Apologie de Raimond Sebond.	195

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie DE MARCHAND DU BREUFL,
rue de la Harpe, n° 80.

Henri Laffitte
20.12.1985
[FVCE]

852259

